

# LETTRE DE ZUYLEN ET DU PONTET



BULLETIN VAN HET GENOOTSCHAP BELLE DE ZUYLEN-ASSOCIATION ISABELLE DE CHARRIÈRE  
EN VAN DE ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION BELLE DE ZUYLEN-ISABELLE DE CHARRIÈRE  
ET DE L'ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

Redacteur: Drs. Raymond J. Benders, Straatweg 200, 3621 BX Breukelen  
Secretariaat Nederland: A.C. Cosijn-Gouda, Straatweg 17B, 3603 CV Maarssen  
Secrétariat Suisse: Bibliothèque de la Ville, Place Numa-Droz, 3, 2000 Neuchâtel

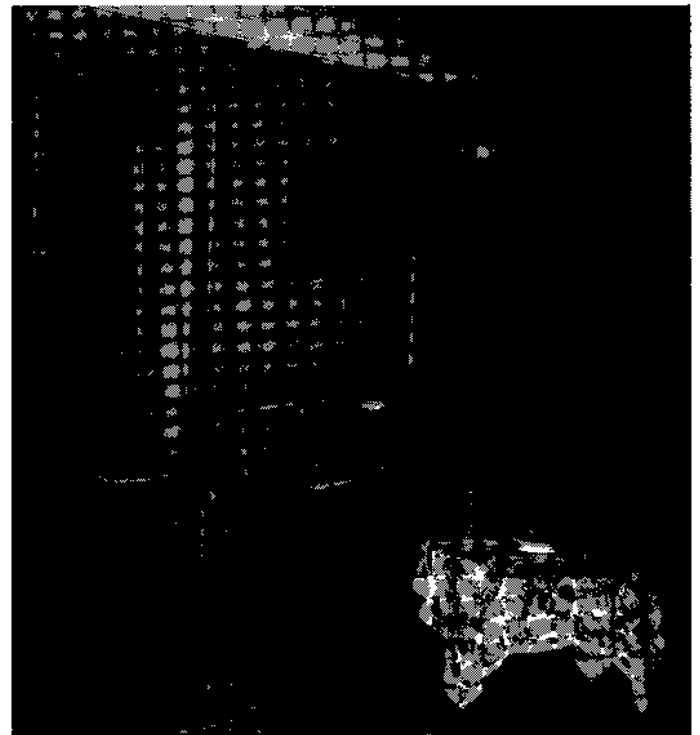
NR. 8 / SEPTEMBER/SEPTEMBRE 1983

*Quant à moi je trouve que c'est moitié betise moitié fatuïte de croire que quiconque n'a rien du tout à dire peut faire plaisir en écrivant!*

*(O.C., IV, p. 136)*

*In dit nummer/dans ce numéro*

Au fil de la Correspondance	2
problématique d'une collaboration	3
Madame de Charrière à travers le journal de Chambrier d'Oleyres	5
Isabelle de Charrière. L'Écriture et la vie	9
Nieuwe aanwinsten	12
La correspondance avec Isabelle de Gélieu à la bibliothèque de Neuchâtel	12
Isabelle de Charrière and England	13



*Pontet. Salle d'été*

## Aan onze lezers

Nu het negende nummer van de *Lettre de Zuylen et du Pontet* van nieuwe persen is gerold bij drukkerij Em. de Jong in Baarle Nassau, en door een nieuwe redacteur, Drs. Raymond J. Benders, wordt verzorgd is het goed om even stil te staan bij de toekomst van ons blad en van onze vereniging. In deze tijd, waarin vele culturele gezelschappen de hete adem van de bezuinigingen in de nek voelen, heeft ook ons bestuur zich beraden op tijdige maatregelen. Op uitnodiging van de Heer en Mevrouw Baron en Baronesse van Tuyll van Serooskerken heeft het zich teruggetrokken op het schitterende kasteel Heeze alwaar het op uiterst stijlvolle wijze ontvangen werd in overeenstemming met de beste XVIIIe eeuwse tradities. Allervoortreffelijkst verzorgd heeft het bestuur aldaar besloten om de service aan de leden te vergroten door de mogelijkheid te scheppen om tegen kostprijs de volledige tekst te bestellen van de lezingen gehouden op onze jaarlijkse bijeenkomst. Door plaats-

## A nos lecteurs

Depuis l'Assemblée générale ordinaire qui a permis aux fidèles Amis de Madame de Charrière d'entendre la brillante conférence du Professeur Dennis Wood sur la problématique d'une collaboration entre Isabelle de Charrière et Benjamin Constant, conférence dont il a été fait un résumé par ailleurs, l'Association suisse poursuit ses objectifs: s'occuper de l'avenir du Pontet, poursuivre l'achat et la réunion à Neuchâtel des manuscrits encore dispersés de Madame de Charrière, étendre son champ d'action et son recrutement.

Pour le premier point la situation reste stationnaire. Aucun facteur nouveau n'est intervenu, au point qu'il est même douteux que la réunion de l'Association puisse se tenir dans le Salon de Musique du Pontet; il est vrai qu'on nous laisse la disposition du jardin au cas où il ne pleuverait pas! c'est une consolation, à condition qu'on puisse disposer d'un micro pour que la conférencière puisse

se faire entendre. L'Association reste attentive à tout fait nouveau qui pourrait se produire, mais c'est la seule action qu'elle peut mener pour l'instant.

Par contre une occasion se présente de procéder à l'acquisition par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel de la correspondance entre Madame de Charrière et son amie Isabelle Morel-de Gélieu. Nos amis hollandais, que nous remercions ici de leur collaboration, ont bien voulu diffuser dans leur pays l'appel qui a été envoyé aux membres suisses de l'Association. Il faut en effet apporter un appui substantiel à la Bibliothèque et nous renouvelons ici notre espoir que tous ceux qui le peuvent et qui sont attachés à la Dame du Pontet apportent le plus rapidement possible leur contribution à cette acquisition qui enrichira un fonds déjà respectable.

Enfin, il paraît vital pour l'Association qu'elle puisse étendre son champ d'action. Si fort que nous soyons attachés à la personnalité de Madame de Charrière et au charme particulier de ses écrits, il faut reconnaître que son nom n'a pas le rayonnement de celui de Rousseau ou de Voltaire pour attirer des sympathisants. Pour que l'Association suisse méritât son nom, il faudrait que la majorité de ses membres ne fût pas neuchâteloise, autrement dit que l'attraction des activités que nous proposons dépassât les limites du canton où Belle résida si longtemps. Vers le Jura, vers Berne? On sait que les Associations formées autour de Madame de Staël et de Constant laissent toujours place au compte-rendu de nos activités. Il faudrait attirer des vocations universitaires, maintenant que les Oeuvres Complètes sont pratiquement éditées, et organiser des colloques, dont le thème pourrait déborder l'oeuvre si riche qui nous est disponible. Les idées de nos lecteurs, universitaires ou non, et leurs propositions seront les bienvenues.

P. Thompson pour la présidente  
de l'Association suisse des Amis de Madame de Charrière.

---

(vervolg van pag. 1)

gebek in dit nummer is bijvoorbeeld de voordracht van Dr. Alix Deguise verkort weergegeven.

Onze aandacht zal verder voortdurend gericht zijn op een zo groot mogelijke toegankelijkheid van ons blad. Zo is de bijdrage van Guy de Chambrier getranscribeerd in modern Frans. Dat deze beslissing voor sommigen teleurstellend kan zijn beseft het bestuur terdege. Echter ook hier blijft de mogelijkheid bestaan om een afschrift van de originele tekst te bestellen, wat het besluit vergemakkelijkt heeft.

Tevens heeft het bestuur zich ingespannen om de drukkosten te verminderen, zonder overigens iets af te willen doen aan de kwaliteit van het drukwerk. Met vreugde kunnen wij U melden een nieuwe drukker bereid te hebben gevonden om tegen een aanzienlijk lager tarief ons blad uit te geven.

Wat betreft de ledenwerving is nu het woord, of beter de daad, aan U. Het zou toch bepaald zeer aangenaam te noemen zijn wanneer ons gezelschap tegen de tijd dat de verzamelde werken van Isabelle de Charrière zijn uitgegeven over een grotere vaste aanhang beschikt zodat onze activiteiten zich óók kunnen richten op het stimuleren van diepgaande studies over Mme de Charrière en/of het organiseren van colloquia. De rijkdom van haar werk geeft daar alle aanleiding toe. Schroomt U daarom niet om nieuwe leden aan te brengen en met hen nieuwe impulsen. Intussen zal het bestuur zich beijveren om het uitkomen van het laatste deel met zoveel mogelijk publiciteit te omgeven, en zoekt het naar mogelijkheden om deze grote gebeurtenis een waardig en feestelijk cachet te geven.

Het bestuur.

## Au fil de la correspondance

### UNE SUPERCHERIE DE GAULLIEUR ENFIN DÉVOILÉE

La lettre 771 'de Benjamin Constant, printemps ou été 1791' que notre équipe a publiée dans le tome III des *O.C.*, pp. 289-291, a déjà fait l'objet des discussions d'éminents constantiens comme Gustave Rudler (*Jeunesse de Benjamin Constant*, pp. 475-476) et Paul Bastid (*Benjamin Constant et sa doctrine*, tome II, p. 695). C'est un texte d'un intérêt exceptionnel et Rudler le commente ainsi, en le datant de mai 1791: 'Il est visible qu'avec encore beaucoup de gaucherie, due peut-être à l'altération du texte [par Gaullieur], Constant a dès lors conçu le libéralisme individualiste qui sera le sien'. Dans un chapitre intitulé 'L'individu et sa liberté' Paul Bastid souligne la différence que la 'lettre' révèle entre les attitudes de Constant et d'Isabelle de Charrière. Notre équipe l'a reproduite avec beaucoup de circonspection ('sous toutes réserves' p. 712). Heureusement, car le texte n'est pas une lettre de Constant à Belle et ce ne fut hélas qu'après la parution du tome III que je m'en suis aperçu. En fait il n'est rien d'autre qu'un remaniement d'une lettre faisant partie de la *Suite des Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés*, la lettre XXVI de l'abbé de \*\*\* à Laurent B. Fonbrune et datée 'ce 4 Juillet 1793' (*O.C.*, VIII, 477-479). Il s'agit donc d'un nouvel exemple des supercheries de Gaullieur. Cependant Eusèbe-H. Gaullieur, tout faussaire qu'il était, a eu au moins le mérite d'avoir beaucoup fréquenté les manuscrits de Belle et de Constant et d'avoir été capable d'y reconnaître une écriture et aussi un texte d'un réel intérêt. Car la 'lettre' existe dans une mise au net de la main de Constant, comme je l'explique dans un autre article, voir pg. 3 ce qui ouvre des perspectives fascinantes.

Dennis Wood

### CONSTANT ET LA LETTRE DE CAMBRIDGE

Dans sa lettre du 1 novembre 1794 (*O.C.*, IV, lettre 1478, p. 626) Isabelle de Charrière parle d'une lettre qu'elle a reçue pour Constant, lettre venue de Cambridge qu'elle va lui réexpédier. Il me semble peu vraisemblable que l'auteur de la lettre fût le pasteur Nathaniel Bridges (1750-1834) qui habitait Wadenhoe dans le Northamptonshire dont il avait la cure, c'est-à-dire à 55 kilomètres de Cambridge. D'ailleurs Bridges avait fait ses études à Oxford où il avait été professeur jusqu'en 1793 (voir lettre 1478, note 4, et C.P. Courtney, *Benjamin Constant et Nathaniel May: documents inédits*, *RHLF*, 66e année, No 1, janvier-mars 1966, 162-178). La clé de l'enigme se trouve peut-être dans un passage du *Cahier rouge* où Constant dit avoir reçu en 1794 une lettre de Richard Kentish dans laquelle cet ancien ami d'Edimbourg avait parlé de "l'amitié intime et tendre qui l'unissait pour toujours à moi [...] en me rappelant les délicieuses journées que nous avons passées ensemble en 1787. Je lui ai répondu sèchement, et je n'en ai plus entendu parler" (*Oeuvres*, p. 161). Ce passage cadre très bien avec le fait qu'en 1794 Richard Kentish (1761-1848) était capitaine dans la milice de Cambridge, la *Cambridge Militia*. Dans un article à paraître prochainement dans *French Studies: 'Constant's Cahier rouge and the silent editor'*, je donne de plus amples détails de la carrière de Kentish.

Dennis Wood

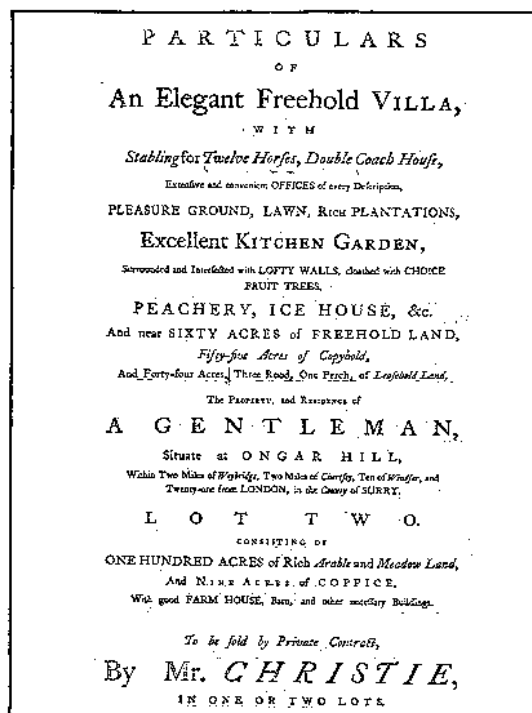
## A NOTE ON BELLE DE ZUYLEN AT 'HUNGER HILL'

The second volume of Belle de Zuylen's correspondence includes a letter of 2 March 1767 to her brother Ditie and one of 20 March 1767 to Constant d'Hermences, the first written from 'Hunger Hill' and the second from 'Hunger Hill en Surrey' (*Oeuvres*, II, 32-35, 35-37). From the context of the correspondence it is clear that 'Hunger Hill', in or near Chertsey (Surrey), refers to the country house of Johan Albert and Reinira Bentinck, where Belle was spending a few weeks following her visit to London. However, the name 'Hunger Hill' is puzzling and none of the standard topographical works on Surrey contains any mention of a house with such an odd name.

The clue to the puzzle lies in Belle's less than perfect English. If one tries to imagine an English name which might correspond to a French speaker's pronunciation of 'Hunger', one might conjecture 'Ungar' or 'Ongar'. Following up this possibility, one finds the following reference: 'Ongar Hill (Chertsey) has frequently changed its owners. It belonged to Jerningham, Captain Bentinck, then to Admiral Sir Hyde Parker (the elder) Bart' (Owen Manning and William Bray, *The History and Antiquities of the County of Surrey*, London, 1804-1811, III, 226). From the reference to Bentinck, there can be no doubt that it was at Ongar Hill that Belle resided briefly in the winter of 1767.

Some further information, though without any reference to the Bentincks, is given by E.W. Brayley, in his *History of Surrey*, Dorking, 1842, II, 231:

*Ongar-Hill, the pleasant seat of Robert Kirkpatrick Escott, esq., was purchased by that gentleman's father of Sir Henry Parker, of Melford-hill in Suffolk, the son of Admiral Sir Hyde Parker (the elder), bart., to whom it had previously belonged. At different times, this has been the residence of persons of some notoriety; of whom Jefferies, the well-known jeweller to the prince of Wales (afterwards George the Fourth), and Sir Frederick Morton Eden, bart., may be mentioned. The house, which is of brick, painted white, with but little embellishment, was erected about eighty years ago; and the late celebrated architect, Sir John Soane, is known to have worked at it, as a bricklayer's boy.*



Johan Albert Bentinck (1737-1775), who was a captain in the British navy, had married Belle's cousin Reinira van Tuyl van Serooskerken (1774-1792) in 1763. The purchase of Ongar Hill took place in 1765 and Reinira sold the property in 1781, six years after her husband's death. The house was pulled down about 1938 and, unfortunately, it has not been possible to find an engraving or photograph. However, some interesting information is given in sale particulars dating from 1787 which are here reproduced.

C.P. Courtney

Note: I am grateful to Mrs Elizabeth Stazicker of the Surrey Record Office for information about Ongar Hill and for the document which is here reproduced by kind permission of the same Record Office.

## Isabelle de Charrière et Benjamin Constant: problématique d'une collaboration

*Résumé de la communication présentée par Dennis Wood lors de l'Assemblée générale de l'Association suisse des amis d'Isabelle de Charrière à Neuchâtel le 27 novembre 1982.*

Mon propos ce soir est d'ouvrir quelques perspectives nouvelles; je vous propose dans certains cas des hypothèses plutôt que des certitudes, hypothèses qui demandent à être rectifiées par des recherches ultérieures. Or, il y a quelques années à peine la notion d'une collaboration littéraire entre Madame de Charrière et Constant n'aurait pas eu de sens. Aujourd'hui cependant nous possédons les *Lettres de d'Arsillé fils* et il conviendra d'examiner aussi pour des raisons diverses les textes suivants:

1. Une lettre de la main de Constant appartenant à ces *Lettres (Lettre de Zuylen et du Pontet 7, septembre 1982, pp. 13-14)*;
2. Plusieurs pages - et peut-être même l'ensemble - de la *Suite des Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés (O.C., VIII, 473-482)*;

3. Une lettre attribuée par notre équipe à Benjamin Constant qui appartient en fait à cette *Suite des Emigrés (O.C., III, 289-291, no. 771)* (voir la rubrique 'Au fil de la Correspondance');
4. Un fragment sur le duc de Wurtemberg (*O.C., IX, 753-754*);
5. Des textes retrouvés récemment dans les papiers de Paul Chaponnière

Ajoutons enfin à ce petit dossier deux autres documents: les *Finch*, roman de Madame de Charrière où elle fait le portrait, selon elle, d'un ami écossais de Constant et probablement de Constant lui-même, sans doute d'après des souvenirs d'Edimbourg que lui a racontés son ami; et la lettre de mars 1794 (*O.C., IV, 350, no. 1273*) dans laquelle Isabelle donne à Constant le canevas d'un roman autobiographique basé sur les expériences récentes de ce dernier, roman destiné à lui rapporter quelques louis à un moment où il est énuuyé d'argent.

La problématique des *Lettres de d'Arsillé fils* ne se borne pas à des questions graphologiques ou papyrologiques: il faut ensuite repla-

cer le roman dans les circonstances où il a été composé, c'est-à-dire dans la chronologie assez complexe de deux vies humaines. Dans mon hypothèse les deux amis auraient revécu ensemble les déboires familiaux que Benjamin avait connus vers 1786-7: il avait sans aucun doute un réel besoin de s'ouvrir à son unique confidente. D'où la tentative de chercher un sens à sa vie du côté de ses parents, de ses origines. Travailler ensemble aurait été une thérapie, une façon de purger la vie de Benjamin de tout ce qu'elle avait d'exaspérant. Mais un autre niveau de lecture est possible: dans ce roman c'est la mère de d'Arsillé qui est rendue responsable de la mauvaise conduite de son fils, c'est-à-dire de ce double jeu de persiflage et de tendresse qui finira par ébranler la santé de sa cousine Sophie. Si, comme l'a dit Jean Bellemin-Noël, 'tout texte est travaillé par un discours inconscient' on en vient à se demander jusqu'où les *Lettres* mettent en oeuvre les fantasmes qui ont obsédé Constant depuis sa prime enfance: une mère morte en couches (dont la mort était probablement ressentie comme une sorte d'abandon); une période sous la tutelle de Marianne Magnin (maîtresse de son père) qu'il détestait; un père absent la plupart du temps, volontaire et capricieux; une seule amitié féminine durable, avec sa cousine Rosalie. Mais les complexités d'une lecture psychanalytique n'en finiraient pas par là. Car Isabelle, co-auteur du roman a ses propres fantasmes (on n'a qu'à penser à la sinistre et impitoyable Mlle du Tour du *Noble...*), mais elle est aussi l'amie (et la mère-substitut?) de Constant et elle est sans doute tentée de fléchir l'intrigue en fonction de la manière dont elle entrevoit l'avenir de ses rapports avec lui. Je laisse de côté les problèmes d'intertextualité, des relations entre ce texte et les *Lettres écrites de Lausanne et Adolphe*. Situations vécues par les co-auteurs; désirs ou fantasmes de chacun d'eux qui s'affrontent et interfèrent; questions intertextuelles... Malheureusement, le manuscrit étant en partie comme un palimpseste dont les strates antérieures ont disparu pour laisser des mises au net, le jeu des écritures ne peut pas nous éclairer sur le projet primitif et sa paternité.

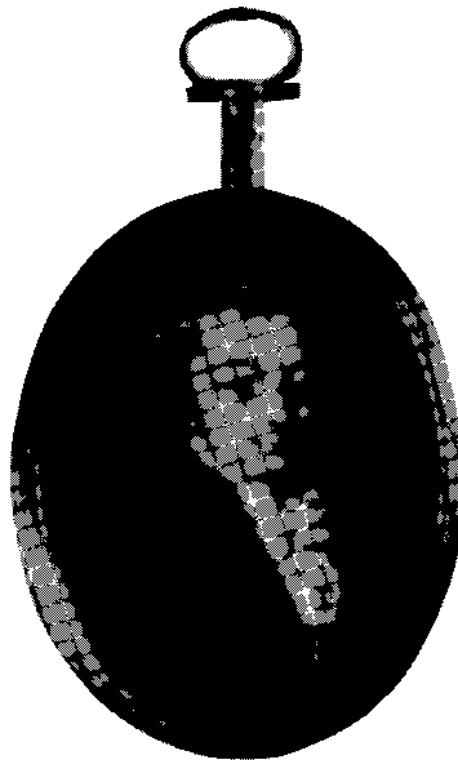
Dans les *Lettres trouvées dans des portefeuilles d'émigrés* on trouve, comme on le sait, un joli portrait de Benjamin Constant (O.C., VIII, 461), et Constant s'est chargé lui-même de trouver un éditeur pour le roman et d'en corriger les épreuves. Or les lettres XXV et XXVI de la *Suite des Emigrés* (O.C., VIII, 475-479) sont écrites de la main de Constant (je l'ignorais au moment d'éditer le manuscrit): ces lettres, dont des brouillons de la main d'Isabelle existent, ont été terminées avant le 15 mai 1794. Pourquoi en cette occasion Constant a-t-il consenti à devenir le scribe d'Isabelle de Charrière? D'abord il est clair que les mises au net ont été rédigées par Constant pendant son long séjour au Pontet du 2 décembre 1793 au 4 avril 1794, ce qui est confirmé par un passage de l'importante lettre sur les sacrifices qui a été copié par Henriette L'Hardy (O.C., VIII, 775 et 778 note 18). Nous savons qu'Henriette n'est revenue d'Allemagne qu'en septembre 1793 et n'est arrivée chez elle

à Auvernier que le 27 septembre: la composition de cette lettre semble donc avoir eu lieu après cette date. Au début de son long séjour à Colombier Constant retrouve une Isabelle qui souffre d'une crise aiguë de rhumatisme qui l'a prise vers le 16 novembre. Il est donc tout à fait vraisemblable qu'il se soit complu à aider son amie en recopiant les deux lettres dont il est question. Isabelle s'est servie momentanément aussi de la plume d'Henriette L'Hardy. Que Constant ait copié des textes pour son amie laisse néanmoins supposer qu'il ne désapprouvait pas leur contenu, et on est même tenté de se demander si Isabelle a *pensé* cette *Suite* toute seule, d'autant que le problème politique dont elle traite - les droits de l'individu - préoccupera Constant pendant toute sa vie. En effet, à la fin de 1793 et au début de l'année suivante les vues de Belle et de Benjamin se recourent de façon considérable, beaucoup plus qu'à toute autre époque. Dans l'état actuel de nos connaissances nous ne savons pas si - ou dans quelle mesure - ces textes sont le résultat direct ou indirect des conversations si animées sur la politique qui eurent lieu entre les deux amis en 1793-4.

D'autres textes *pourraient* être de la main de Constant: le fragment sur le duc de Wurtemberg, et certaines pages destinées au *Bavard* retrouvées dans les papiers de Paul Chaponnière. Pour terminer ce bilan d'une première recherche j'en viens maintenant à deux autres textes: *Sir Walter Finch* composé pendant 1799 à partir d'expériences vécues par Belle ou par d'autres (lettre du 25 juin 1800 à Constant); et une lettre de Belle à son ami de mars 1794 (O.C., IV, 350 no. 1273). Un épisode des *Finch* (O.C., IX, 553-554) nous fournit un témoignage précieux sur l'amitié qui existait entre Constant et John Wilde et il vient confirmer ce que nous apprend le *Character of H.B. Constant*. Benjamin n'a pas collaboré aux *Finch* de manière à nous laisser des pages de sa main, mais nous sommes en présence néanmoins du résidu d'innombrables conversations. Il est hors de doute que Constant aimait son ami ('Tom') d'une amitié sincère et profonde, il l'aimait peut-être même d'amour. Le fait que l'épisode se déroule à Cambridge est probablement une allusion discrète à un autre ami de Constant, Richard Kentish (voir la rubrique 'Au fil de la Correspondance'). Mais le témoignage le plus parlant de

tous sur l'intimité qui existait entre les deux écrivains est une lettre de mars 1794 (no. 1273) où Isabelle encourage Constant à écrire un roman autobiographique et où elle ajoute avec désinvolture '*ici j'y serai pour le plan & quelques pagnoteries [plaisanteries]*', ce qui implique évidemment qu'en d'autres occasions elle a joué un rôle plus important dans leur collaboration littéraire. Isabelle devinait combien il importait à son ami d'avoir un tremplin dans la réalité vécue. Je m'aventurerais même à dire que Constant, cet homme de bibliothèque épris de lectures absconses, ce jeune homme à plusieurs égards si peu romancier, n'aurait pas, sans l'exemple, les conseils et l'encouragement de Belle, commencé ce long voyage vers l'intérieur de lui-même dont tout le monde connaît l'ultime aboutissement.

Dennis Wood



Benjamin à l'âge de 20 ans

# Madame de Charrière à travers le journal de Chambrier d'Oleyres

Les *Oeuvres complètes* dont la publication touche à sa fin, transcrivent fidèlement la correspondance qu'entretient Isabelle de Charrière avec celui qu'elle nomme joliment "Monsieur Chambrier de Turin". (OC-II-492) La première lettre de cette série est adressée au domicile piémontais de Chambrier d'Oleyres et porte la date du 15 décembre 1784. (OC-II-445) L'échange épistolaire se poursuivra pendant une quinzaine d'années et jette un précieux éclairage sur les préoccupations et aussi les initiatives de Mme de Charrière, mais les quelque cinquante lettres aujourd'hui sauvegardées - ne nous disent pas tout: il existe dans le *Journal* de Chambrier d'Oleyres de nombreuses mentions relatives à la personnalité et à l'œuvre de Mme de Charrière. Ces notes en grande partie inédites constituent une contribution non négligeable à la connaissance de l'écrivain et une source d'information de première main touchant l'accueil souvent élogieux, parfois critique, qu'un contemporain éclairé réserva aux publications de Belle de Zuylen.

Que nous apprennent ces extraits? D'après la première mention, le jeune Jean-Pierre de Chambrier rencontre Isabelle de Charrière à l'âge de dix-neuf ans, emmené, semble-t-il, dans la demeure du Pontet par Lord et Lady Athlone, la cousine préférée de notre écrivain. La deuxième mention qui tient en une ligne - signale huit ans plus tard un dîner chez les Charrière qui résident alors à Genève; d'Oleyres s'apprête à regagner Turin, pour y exercer sa toute nouvelle fonction de Ministre de Prusse à la Cour du royaume Piémont-Sardaigne.

Au mois d'août 1783, Chambrier d'Oleyres qui bénéficie d'un congé d'été, procède à deux développements. L'un relate les différences qu'établit Mme de Charrière entre les usages européens traditionnels et les moeurs qui se développent dans le Nouveau Monde au sein d'une colonie hollandaise; c'est l'idée que l'émigrant, en quittant le sol de la vieille Europe, se libère des conventions et des convenances, pour retrouver sa vraie nature et son naturel: davantage de bassesse, mais aussi davantage de générosité. - L'autre passage se réfère au thème développé par Mme de Charrière dont les idées trouvent un écho dans la propre réflexion du jeune diplomate. C'est ainsi que d'Oleyres procède à une analyse psychologique assez subtile selon laquelle son implantation à Turin depuis 1775 avait modifié ses perceptions et sa sensibilité - acclimaté qu'il était à la société et au mode de vie piémontais - au point que tout ce qui concernait Neuchâtel lui était devenu en quelque sorte "étranger." C'est seulement en cet été 1783 qu'il réussit à unifier sa manière d'être et de sentir: le passage de Turin à Cormondrèche se fait désormais sans solution de continuité et il se soustrait de cette manière à une espèce de dichotomie au sein de sa personnalité.

Coup de tonnerre dans le ciel littéraire: voici la parution des *Lettres neuchâteloises!* Le 20 mars 1784, Samuel de Chambrier qui vient de lire l'ouvrage, s'empresse de signaler à son cousin cette "petite Brochure... que l'on attribue à Made de Charrière." Dès réception de cette lettre, d'Oleyres écrit à Genève pour obtenir du libraire Barthélemy Chirol un exemplaire de la dite brochure. Le 1er avril, Samuel envoie à Turin une relation très détaillée de ce roman épistolaire que - dans une note datée du 2 avril - Jean-Pierre a déjà lu et jugé "fort trivial," du fait sans doute du rôle important qu'y joue Juliane, la petite couturière au charme de laquelle succombe le jeune allemand Meyer. D'Oleyres ne conteste pas pour autant

la perspicacité des observations de Mme de Charrière, mais il manifeste quelque inquiétude touchant certains propos attribués à Monsieur de la Prise: l'opinion locale les a-t-elle mis en parallèle avec les origines franches-comtoises de sa famille? Nous ne connaissons pas la réponse de Samuel à cette question, le début de la nouvelle lettre à d'Oleyres ayant disparu, mais il en subsiste heureusement un fort beau fragment relatif à l'autre écrit contemporain du précédent: ce sont les *Lettres de Mistriss Henley* qui, d'après l'opinion de Samuel, peuvent être goûtées sans réserves et portent témoignage des qualités de coeur et d'esprit de Mme de Charrière (délicatesse, authenticité, générosité) dans la transposition qu'elle y fait de ses relations avec son mari.

Fait curieux: quatre mois plus tard, Isabelle de Charrière informera brièvement Samuel de l'envoi d'un exemplaire des *Lettres neuchâteloises*, qu'il semble n'avoir pas reçu, alors qu'elle se défend d'en avoir envoyé un autre à Turin; la correspondance avec d'Oleyres ne débutera, en effet, qu'en décembre suivant. La lettre est parfaitement anodine: la Dame du Pontet aura toujours ignoré dans quel émoi son petit roman a plongé les deux cousins! (OC-II-429)

Les deux notations suivantes signalent l'envoi de lettres de Chambrier d'Oleyres à Mme de Charrière en date du 21 mai et du 25 juin 1785. Hélas, ces deux missives ont disparu, absentes qu'elles sont du Fonds Madame de Charrière ( BV NE). Le "petit opéra" dont il est question, désigne *L'Incognito* dont le texte n'a pas été retrouvé.

Automne 1785; Jean-Pierre de Chambrier est de retour dans sa campagne de Cormondrèche, sa résidence de prédilection. Il s'agit cette fois moins d'un congé que d'un "voyage" nécessité principalement par le mauvais état de santé de sa mère. (OC-II-492) Quinze jours après son arrivée, d'Oleyres a pris connaissance des *Lettres écrites de Lausanne* dont il recopie plusieurs extraits dans son *Journal*. Ces citations doivent tout leur intérêt au fait qu'elles éclaireront les points de concordance entre Chambrier et Mme de Charrière et révéleront les propres conceptions du premier en matière morale et philosophique.

Deux exemples: si Jean-Pierre, Baron de Chambrier, se montre attentif à son rang qu'il entend faire respecter, notamment eu égard à des impératifs diplomatiques, il n'en reste pas moins que la portée morale et éducative du concept de noblesse est, à ses yeux, prédominante: c'est ainsi qu'il souligne la belle expression de "fleur d'honneur", lequel est en quelque sorte le ressort de la noblesse d'âme. - Quant au développement relatif à une morale naturelle, coupée de ses racines religieuses, il illustre bien la position conservatrice et traditionnaliste de Chambrier d'Oleyres, lequel a toujours jugé sévèrement le philosophisme agnostique du Siècle des lumières mis à la mode à Neuchâtel par Monsieur Du Peyrou.

Dernière notation pour l'année 1785: Samuel vient de séjourner à Cormondrèche et les deux hommes ont évoqué la tournée italienne de Samuel, deux ans auparavant, notamment son passage à Turin du 20 février au 8 mars 1783, au cours duquel il avait été présenté à la famille royale et avait fait connaissance de la femme du Ministre impérial d'Autriche, la Comtesse de Brunner qu'il recommande en vain à Mme de Charrière dans sa lettre du 10 août 1784. (OC-II-428)

Jean-Pierre et Samuel n'ont pas manqué de se rendre au Pontet

et d'Oleyres relève une fois de plus que, si Mme de Charrière ne peut rivaliser avec l'urbanité toute latine et l'entregent de quelques dames de la Cour de Turin, ses qualités d'esprit demeurent en revanche insurpassables.



Première partie: Des *Lettres neuchâtelaises* aux *Lettres écrites de Lausanne*. (1772 à 1785)

TOME VI - 27  
1772 - MARS

Dans le cours de l'été, je fis la connaissance du Prince de Hesse-Darmstadt, frère de la reine d'aujourd'hui. Il était accompagné de Mr. de Rathsamauzen & de Mr. de Leuchsenring, espèce de philosophe couleur de rose qui avait pour principe comme Pangloss que *tout est au mieux*. Il a été depuis attaché à l'éducation de notre Prince royal par le feu roi, mais pour peu de temps. On donna au Prince un grand dîner à la chambre de la Société. - Je dînai avec lui à la Prise chez Milord Wemiss avec le Lord et Lady Athlone qui passaient l'été à Colombier chez M. de Charrieres dont je fis alors la connaissance.

TOME IX - 12  
1780 - MARS 12

Le 9: Je suis parti de Neuchâtel pour Genève. - ...Dîné chez Made de Charrieres de Thuyl.

TOME XIII - 196  
1783 - AOUST 22

Chez Made de Charrieres à Colombier. C'est une femme de beaucoup d'Esprit; elle en a peut-être plus encore que Gabrielle, mais moins bon, moins adapté aux autres, & moins fait pour le Monde et le commerce habituel. Elle avait reçu une lettre d'une de ses connaissances de la Colonie hollandaise d'Essequibo en Amérique, qui lui disait, que les gens qu'elle y retrouvait, ne lui paraissaient plus tels qu'elle les avait vus en Hollande, que le vernis européen de la politesse qui rend tous les individus si ressemblants, était disparu à Essequibo, & que l'homme s'y montrait sans contrainte, tel qu'il était, en se débarrassant de toutes les chaînes de l'usage et des convenances européennes, et qu'il n'y avait pas tout à perdre, à vivre avec ces gens-là, puisque si on trouvait parmi eux des chefs d'oeuvre de malice, de vil intérêt, de mauvaise humeur, on en trouvait aussi de bonté & de générosité, qui n'eussent osé se développer en Europe. C'est là le thème que Me de Ch. a commenté très longtemps. -

TOME XIII - 200  
1783 - AOUST 25

Mon séjour à Cormondrèche de six semaines cet Eté sera toujours un moment de mon existence précieux à mon souvenir; ceux des années précédentes avaient été moins liés à ma manière d'être habituelle & le passage du séjour de Turin à celui de Cormondrèche ne s'était pas fait sans solution de continuité. Aujourd'hui enfin il n'y en a plus eu, & toutes les réflexions du Valentin, notées ici en mai, lorsque je pensais à demander un congé pour Cormondrèche, que je croyais alors nécessaires à noter pour en faire usage dans ce lieu-là, me sont devenues parfaitement inutiles, le sentiment m'ayant épargné la peine de me les rappeler, ou plutôt m'ayant suggéré le même résultat à mon insu. Tout en tenant plus que jamais à mon existence étrangère à Neuchâtel, j'ai revu dans ce lieu, avec plaisir, les objets qui m'y intéressaient jadis, & ce sentiment

était presque nouveau pour moi; j'ai retrouvé tous ceux, que je devais avoir pour ce qui m'entourait, & anciennes relations ne m'ont plus été étrangères. Il est vrai, que le point de vue, sous lequel je les considérais depuis plusieurs années, n'existe plus pour moi à présent; & dès mon arrivée à Cormondrèche, j'ai aperçu et laissé apercevoir ce changement dans la manière de sentir; peut-être, au reste, n'en avais-je aucune ci devant; peut-être ai-je vérifié l'adage de Me de Ch. - rapporté plus haut.

*LETTRE de Samuel de Chambrier à Chambrier d'Oleyres du 20 mars 1784.*

... Il a paru ici une petite brochure intitulée les *Lettres Neuchâtelaises* que l'on attribue à Made de Charrière, & de laquelle quelques morceaux pourraient effectivement être; un sel malin accompagne quelques observations sur nos moeurs & usages, & paraît être de son esprit. Pour ce qui est du général, on trouve le livre détestable, donc il est bon.

TOME XIV - 106  
1784 - MARS 27

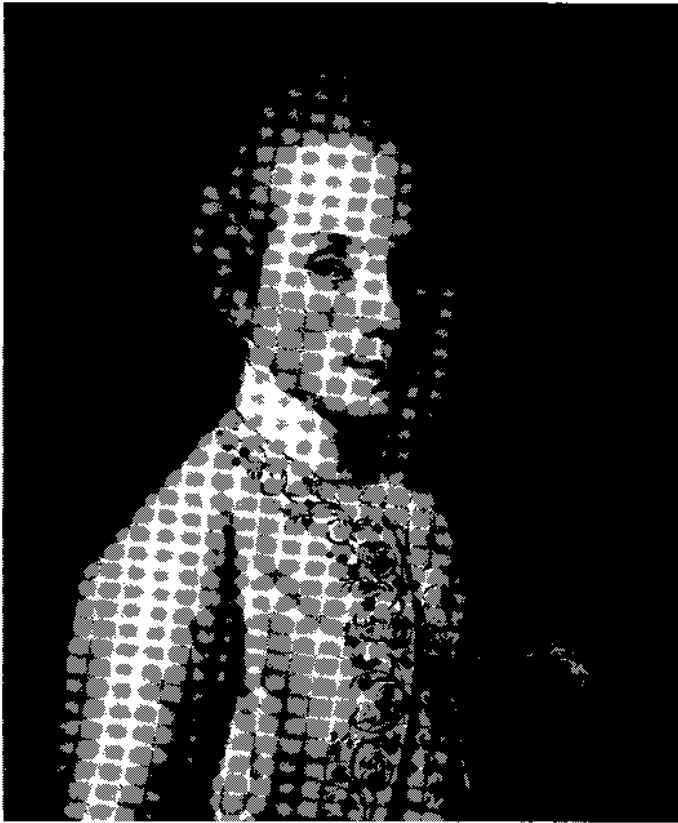
*Lettres... - A Genève pour les Lettres neuchâtelaises.* - Elles y sont imprimées & on attribue ce petit ouvrage à Made de Charrieres qui y est aujourd'hui. -

*LETTRE de Samuel de Chambrier à Chambrier d'Oleyres du 1er avril 1784.*

... Il me reste à vous donner une idée de l'ouvrage intitulé *Lettres Neuchâtelaises* dont Made de Charrière ne se défend pas & qui vient de paraître par nouvelle édition. Made de Charrière n'a pu se refuser aux aperçus malins de son esprit, elle n'a pu soutenir l'idée que l'on prit le change sur la manière dont elle nous jugeait; il paraît que plutôt que de ne pas faire de l'esprit sur notre compte, elle aurait consenti à de grands sacrifices. Sa réputation ne la satisfait pas, elle veut l'étendre, la faire circuler par les moyens typographiques; mais on trouve qu'elle a fait pis, en publiant cet ouvrage qui nous couvre de ridicules, comme vous en jugerez; elle a attaqué des gens de la politesse & de l'honnêteté de l'accueil desquels elle avait à se louer, elle a éloigné d'elle pour satisfaire son esprit des personnes au milieu desquelles elle vit, & a prouvé plus de vanité que de bon Sens. Je vais vous en faire une courte analyse.

L'ouvrage de 134 pages in 80 en forme de *Lettres d'un Mr. Meyer*, apprenti d'une maison de commerce à Neuchâtel à un ami à Francfort; commence par l'arrivée à Neuchâtel, finit par son départ. Il arrive en vendanges, se plaint des mauvais chemins, des embarras. L'hiver commence, les concerts; il joue du violon, la sympathie agit, *Melle Mar.* de la Prise vient chanter à l'orchestre, elle le regarde, il la regarde, le rouleau de la *Dlle* tombe, le violon échappe des mains de Mr. Meyer. Ils rougissent, sont embarrassés; la sympathie continue; ils se parlent à la première assemblée où l'apprenti fut invité, mais seulement pour danser; ils se rencontrent dans d'autres occasions, & enfin Meyer écrit une lettre à Marianne, la lui fait remettre par un de ses amis, & en reçoit une réponse fine et spirituelle sur une carte; c'est le moment que Meyer prend pour partir, son ami tombe malade à Francfort très à propos pour lui & pour l'auteur qui n'aurait su comment terminer et qui n'en avait plus besoin.

Avec cette intrigue en court une autre de front, qui se termine différemment. Deux jours après son arrivée, Meyer voit tomber une jeune & jolie tailleuse qui portait une robe blanche, il la relève, lui donne un écu. Il y prend intérêt, lui fait d'autres présents. Sa maîtresse la chasse, elle va en chambre, Meyer la visite, en est visité, & devenu fort amoureux de Marianne, lui écrit qu'il ne veut plus ni la visiter, ni la recevoir; mais le mal est fait, elle est grosse. Notez que la robe blanchissant était pour Marianne de la Prise, c'est ce qui contribua au premier saisissement.



Portrait du Baron Jean-Pierre de Chambrier d'Oleyres, 1753-1822

Bref, cette jeune Marianne reçoit la confiance de la tailleuse, & bravant en Philosophe les usages, prend sur elle d'en instruire Meyer, ce qui donne lieu de connaître le bon caractère de celui-ci, & de préparer le billet responsif de Marianne, par lequel elle approuve l'amour de Meyer. Il y a des lettres de la couturière, de Marianne & de Meyer à propos; le jeune Meyer écrit à son oncle sa mésaventure; l'oncle demande la fille pour qu'elle accouche auprès de lui. Il y a de la noblesse dans ce morceau.

J'ai dû vous donner une idée de cette espèce de Roman, qui n'est qu'un fond mat, sur lequel on a placé en bouquets détachés des fleurs d'une couleur vive, dont voici quelques-unes. "On est joli à Neuchâtel, les petites-filles sont un peu maigres & un peu brunes pour la plupart. - Il y a un nom qui est commun à un maçon, à un tonnelier, à un Conseiller d'Etat. - En vendanges leurs gros souliers, leurs bas de laine & leurs mouchoirs de soie autour du col, m'ont frappé. /dîner/ Bien des gens se sont à demi grisés, & n'en étaient pas plus gais; 3 ou 4 jeunes demoiselles chuchotaient entre elles d'un air malin... & ne me répondaient presque pas, toute leur bonne volonté était réservée pour jeunes officiers, les sourires & les éclats de rire avaient une cause qui m'était inconnue; je doutais que ces jolies rieuseuses s'entendissent elles-mêmes, car elles avaient plutôt l'air de rire pour la bonne grâce que pour la gaîté. Il me semble qu'on ne rit guère ici, & je doute qu'on y pleure, si ce n'est aussi pour la bonne grâce." (OC-VIII-50 à 51/57)

TOME XIV - 119 à 120  
1784 - AVRIL 2

Chyroid m'a envoyé de Genève une brochure - qui fait grand bruit à Neuchâtel & y révolte toutes les têtes, car on l'attribue à Made de Charrières de Zeuil, qui est à Genève actuellement: c'est *Les Lettres neuchâteloises*, petit roman, fort trivial, qui sert de cadre à des observations fines & justes sur nos moeurs et usages locaux. Il y a dans ce roman un Mr de la Prise, dont l'application sur un

individu de *Nel* ne peut se faire, mais qui débite certains traits sur sa famille originaire du Comté de Bourgogne, où elle portait un autre nom, & où une branche aînée possédait des terres, de qu'il prouve par des titres. Ce fragment est susceptible d'application à nous, & j'écrirai demain à Sam, pour savoir s'il a été relevé à Neuchâtel. - (OC-VIII-78)

LETTRES de Samuel de Chambrier à Chambrier d'Oleyres du...  
1784

... Je ne suis pas surpris que les Lettres Neuchâteloises ne plaisent, ni ne frappent un Etranger, qui ne connaît, ni nous, ni notre Ville; le Roman n'était pas fait pour les faire tolérer: mais je ne dirai pas de même des Lettres de Misstriss Henley que l'auteur vous a sans doute envoyées. Je trouve celles-ci mieux écrites, & plus soignées. Je n'y cherche pas de l'historique, du Roman. Il n'y a, ni de l'un, ni de l'autre: mais beaucoup d'esprit, du tact, des nuances fines, délicates, une manière vraie & juste de rendre le Sentiment. J'y reconnais Made de Charrière dans l'inconséquence dans sa facilité de reconnaître qu'elle aurait mieux fait d'agir différemment, dans quelques phrases vives, tranchantes, dans son parti promptement pris, dans ses peintures, & coups frappés, dans son impatience lorsqu'elle trouve du sang-froid. Je retrouve la tranquillité de Mr de Charrière, son sang-froid, lorsqu'il réfute, répond à Madame: cependant je conviens que ce caractère est exagéré, & que Made de Ch. s'est plu à le faire le plus beau que possible, son mari, l'a couvert avec soin dans quelques parties, & a tout sacrifié, elle-même, pour le faire ressortir avec avantage. Voilà qui est généreux.



Samuel G. de Chambrier vers 1800 d'après un portrait non signé qui pourrait être l'oeuvre du peintre J.-P. Henchoz qui exerça une partie de son activité à Neuchâtel. On lui doit notamment les portraits de J.-F. Osterwald, du docteur J.A. d'Ivernois et aussi ceux du Colonel Charles-Louis de Chambrier, père de Jean-Pierre, et de sa femme Marie-Marguerite, fille de Jean-Pierre Brun, seigneur d'Oleyres, Conseiller d'Etat et Maire de Neuchâtel/jusqu'à sa mort en 1757.



Elle a désavoué le premier jour les Lettres N. les a avouées le 2e jour; a éprouvé du chagrin en apprenant qu'elles avaient fait de la peine ici: & comme cet ouvrage n'a fait aucune sensation à Genève, elle est revenue à le désavouer. Il n'en est pas de même de Mistriss Henley; ce dernier a été goûté, elle l'a avoué ouvertement.

TOME XVI - 107  
1785 - MAY 21

Lettres. A Madame de Charrieres à Colombier. -  
Sur le petit opéra qu'elle vient de m'envoyer pour le faire mettre en musique par Cimarosa ou Paisiello.

TOME XVI - 161  
1785 - JUIN 25

- A Madame de Charrieres de Thuyl à Colombier, en lui envoyant le premier air de *Justin*, avec la musique de Cimarosa, & la tragédie d'Antigone.

TOME XVI - 278 à 279  
1785 - SEPTEMBRE 24

Je viens de lire une brochure de *Madame de Charrieres, les Lettres de Lausanne*: où je retrouve plus son style & sa manière que dans les deux premières qui ont paru d'elle, l'année dernière. -

"La noblesse dans ce pays-ci n'est bonne à rien, ne donne aucun droit, aucun privilège, aucune exemption, mais si cela la rend plus ridicule chez ceux qui ont de la disposition à l'être, cela la rend plus aimable & plus précieuse chez un petit nombre d'autres.

J'imagine des gens qui croient avoir reçu de leurs ancêtres, & devoir transmettre à leurs enfants, *une certaine fleur d'honneur* qui est à la vertu, ce que la grâce est à la beauté, ce que l'élégance est à la force; qui conservent avec d'autant plus de soin ce vernis précieux qu'il est moins définissable, & qu'eux-mêmes ne savent pas bien ce qu'il pourrait supporter sans être détruit ou flétri. - C'est ainsi qu'un ami ne donne rien au hasard, quand il s'agit de son ami. - (OC-VIII-141 et 618)

- En vérité pour ce monde l'argent est bon à tout, il achète jusques à la facilité de conserver des vertus, dans le désordre d'être vicieux avec le moins d'inconvénients possibles. (OC-VIII-146)

- On peut dire que sans la religion nous n'aurions pas moins de morale, & citer quelques Athées honnêtes gens. Mais répondez que pour en juger, il faudrait voir quelques générations, & un peuple entier d'Athées; car si l'on a eu un Père, une Mère (chrétiens, on contracte des habitudes de penser & d'agir, qui ne se perdront pas le reste de la vie, quelque système que l'on adopte, & qui influeront sur ses enfants, sans qu'on le veuille ou le sache. Diderot, s'il était honnête homme, pouvait le devoir à une religion que de bonne foi il soutenait être fausse. (OC-VIII-166)

- On ne voit pas assez que chez nous autres humains, le revers de la médaille est de son essence, aussi bien que le beau côté. Changez quelque chose, vous changez tout. - (OC-VIII-177)"

TOME XVI - 285  
1785 - OCTOBRE 1

Lettres... - A la Comtesse de Chateau Dauphin à Rome.  
... Le Baron Samuel a passé quelques jours ici. Nous avons reparlé Turin, & Italie, comme pouvant nous y revoir un jour.

... Nous avons été chez Madame de Charrieres qui a un peu oublié le goût pour la musique & n'a plus tant d'ennuis à charmer. Elle a quelques traits dans l'esprit de Me de Chateau Dauphin, mais moins d'Usage.

Guy de Chambrier  
Mai 1983

*Madame de Charrière à travers le journal de Chambrier d'Oleyres, 1772-1785: quelques notes*

Mars 1772: "le Prince de Hesse Darmstadt, frère de la reine d'aujourd'hui": il s'agit de Louis X de Hesse-Darmstadt (1753-1830), landgrave en 1790 au décès de son père Louis IX, grand-duc de Hesse en 1806; sa soeur Friederike (1751-1805) était devenue en effet en 1769 la seconde épouse de Frédéric-Guillaume II (1744-1797), roi de Prusse en 1786.

Mars 1772: "Mr. Leuchsenzing": sur ce personnage, voir la notice des *Oeuvres complètes*, t. III, p. 755 (lettre 843, note 2).

Mars 1772: "Lord et Lady Athlone": leur identité est expliquée dans la "Généalogie de la famille van Tuyl" au tome I des *Oeuvres complètes* (p. 635, sous le sigle B 4).

22 août 1783: "la Colonie hollandaise d'Essequibo": sur mon atlas Larousse, je constate qu'Essequibo est le nom principal fleuve de la Guyane anglaise!

27 mars 1784: "à Genève... les *Lettres neuchâteloises*... y sont imprimées": il s'agit là non de la première mais de la deuxième édition des *Lettres neuchâteloises*, qui fut publiée en effet à Genève en 134 pages (voir *Oeuvres complètes*, tome VIII, p. 610).

2 avril 1784: "Chyroid m'a envoyé de Genève": il s'agit du libraire Barthélemy Chirol (1731-1803), qui devait vendre son fonds de librairie en 1786 à Barde et Manget (voir John R. Kleinschmidt, *Les Imprimeurs et libraires de la République de Genève, 1700-1798*, Genève, A. Jullien, 1948, pp. 88-89).

21 mai 1785: "le petit opéra": il s'agit de *L'Incognito*, dont le texte ne s'est pas retrouvé mais dont Belle de Charrière parle à Chambrier d'Oleyres dans sa lettre du 4 mai 1785 (*Oeuvres complètes*, t. II, p. 463, lettre 554).

J.-D. Candaux  
Genève, le 27 mai 1983

#### Contributie

*Dringend beroep op de leden die hun contributie voor 1983 nog niet hebben overgemaakt, het verschuldigde bedrag zo spoedig mogelijk te willen storten op postgiro 465934 t.n.v. Mevrouw A.C. Cosijn-Gouda te Maarssen, met vermelding 'contributie'.*

*N.B. Wij wijzen U er nogmaals op dat de minimum contributie voor gewone leden f 20,- bedraagt. Voor 65+ leden blijft de minimum contributie gehandhaafd op f 15,-. Vanzelfsprekend worden hogere bijdragen of donaties bijzonder dankbaar aanvaard.*

*Verder herhalen wij de vraag van vorig jaar mede te willen werken aan verdere propaganda voor ledenwerving. Het doel dat wij ons stelden bij de oprichting van ons Genootschap is nog lang niet bereikt!*

#### Cotisation

*Nous prions instamment les membres qui n'ont pas encore payé leur cotisation de 1983 de nous faire parvenir leur virement au c.c.p. 465934 de Madame A.C. Cosijn-Gouda, Maarssen, en mentionnant 'Cotisation'.*

*Nous vous rappelons que la cotisation annuelle est au minimum f 20,- et f 15,- pour nos membres de 65 ans et plus. Nous répétons ici notre appel de l'an dernier par lequel nous demandions à nos membres de nous aider à doubler rapidement le nombre de nos abonnés. Car nous sommes loin encore d'avoir atteint le but que nous nous étions proposés en créant notre Association!*

*Quant aux membres de L'Association suisse qui n'auraient pas encore payé leur cotisation, ils sont priés de le faire en envoyant fr. 20,- (membre ordinaire) ou fr. 50,- (membre soutien) au c.c.p. 20-9764 de l'Association suisse des amis de Madame de Charrière, à Neuchâtel.*



# Isabelle de Charrière.

## L'Écriture et la vie

Résumé de la communication présentée par Michel Gilot, professeur à l'Université de Grenoble, au château de Zuylen le 23 octobre 1982)

Entre tous les visages d'Isabelle de Charrière, lequel choisir? L'héroïne de la pensée libre; l'écrivain politique; le grand esprit européen? Le témoin des Lumières et des révolutions? Ou bien encore, par exemple, la romancière? Mais laquelle? La romancière de l'indécidable; de l'impossible libération? La championne du génie féminin? La virtuose de la mise en abyme et des jeux de miroir? La romancière tragique des *Lettres écrites de Lausanne* ou de *Mistriss Henley*? Ou bien, d'*Henriette et Richard à Trois Femmes*, celle qui prend à bras le corps les problèmes de son temps; qui fait de la suite de ses oeuvres une recherche positive, une puissante construction? celle qui permet à un tout petit texte comme *Miss Menett* de devenir un lieu de révélations? ou bien celle qui joue des moyens les plus vertigineux du roman, qui conçoit *Sir Walter Finch et son fils William*, qui parachève les *Lettres écrites de Lausanne* dans la lettre de la mère de Cécile enfin publiée dans l'édition des *Oeuvres complètes*?

Quand tous les aspects de cette oeuvre seront enfin reconnus, la grande tâche de la critique sera probablement d'en retrouver et d'en explorer l'unité. Et pour commencer, peut-être, de sonder dans toute leur complexité les effets d'analogie et de contrepoint qui unissent la correspondance aux romans, d'étudier non pas seulement ce que Mme de Charrière a pensé, mais ce qu'elle a été dans l'écriture, ce qu'elle apporte d'unique dans tous les passages où on la reconnaît aussitôt: un ton, un style, un accent, une voix. Pour aujourd'hui, je me contenterai d'aborder, ou plutôt de signaler, un champ infiniment plus modeste: la révélation de Belle de Zuylen dans sa correspondance avec Constant d'Hermenches; et puis, sur quelques années, parmi tant d'autres, de sa correspondance de Neuchâtel, Isabelle de Charrière révélatrice (sourcier d'êtres).

Dans ses premières lettres la voix de Belle se reconnaît d'emblée. Au refus du conformisme correspond un langage de l'éclat: "Je n'aime pas les demi-connaissances" (1) - "Je n'ai pas les talents subalternes" (2). Mais par-delà, dans la relation privilégiée qui lie la jeune fille à Constant d'Hermenches, s'exprime une forme d'engagement autrement plus intense. Dès l'attaque, la première phrase de la première lettre, s'installent une franchise, une confiance absolues: "Je ne mentirai point Monsieur, toujours étourdie et impudente je me laisserai conduire à cette confiance que l'on prend si vite avec quelques personnes et dont vous me parliez un jour" (3). Ce jour d'il y a trois semaines, qui semble déjà s'enraciner dans un lointain passé, c'est évidemment celui de la rencontre. Plusieurs années après, le thème de la "première connaissance" traversera toute la correspondance. Mot de passe, point d'ancrage quasi mythique.

D'allusion en allusion, on peut reconstituer assez facilement les circonstances et les suites du fameux bal chez le duc de Brunswick: le choc initial, les sujets de conversation, la lettre écrite par Belle, son éloignement, son "inquiétude inexprimable" lorsque sa mère s'empare de ses "tablettes", les on-dit sur d'Hermenches qui confirment et renforcent son attachement. Mais ce qui est frappant, c'est que, d'une lettre à l'autre - 23 juillet 1762, 9 janvier

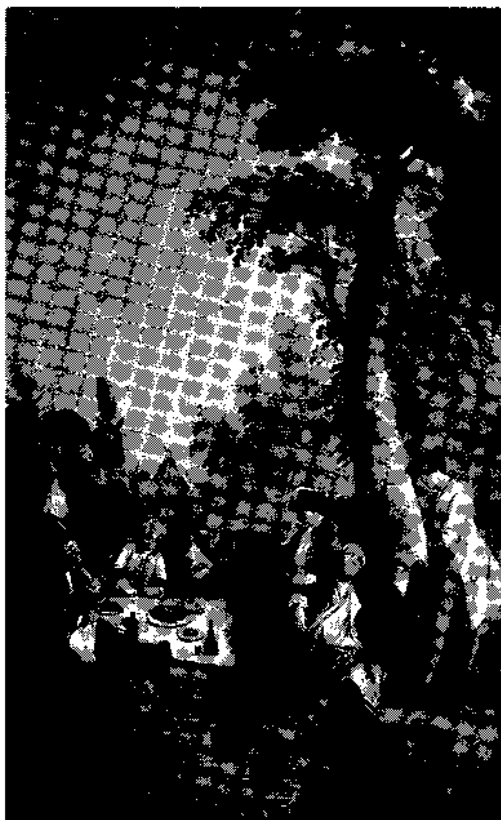
1763, 25 février, 24 juillet et enfin 27 juillet et 1er août 1764 - l'ordre du récit, comme la force des aveux, suit un ordre inverse de l'ordre chronologique des faits. Dans son besoin de revenir aux origines Belle plonge dans des couches de plus en plus profondes du souvenir, jusqu'à ce qu'éclate enfin, dans des phrases fulgurantes, *le premier moment*, le rapport premier, parole première et emprise réciproque: "Vous en souvenez-vous chez le duc? il y a quatre ans? Vous ne me remarquez pas; mais je vous vis; je vous parlai la première *Monsieur vous ne dansez pas?*" (4) - "... Vous me connûtes bientôt vous me devinâtes (...) j'aimais l'empire que vous vouliez prendre sur moi" (5).

Pendant de longues semaines - tout l'été de 1762 - Belle n'a cessé d'écrire à d'Hermenches pour lui dire qu'elle n'écrirait pas. Ecrire, c'est la transgression par excellence, l'affrontement du risque de se perdre. Ecrire encore et toujours qu'on n'écrira pas, c'est aussi dire et redire qu'on ne peut pas s'empêcher d'écrire, c'est entretenir le feu sacré. Ses lettres, Belle les brûle parfois et parfois aussi les garde dans sa cassette; elles sont faites pour être brûlées et décidément elles traversent l'épreuve du feu.

Peu à peu le papier prend pour elle une valeur quasi sacrée. "Du café et un écritoire" (6)! Elle n'a que "ce chiffon de papier dans sa chambre" (7) et la nuit, ce moment de nuit, pour s'offrir telle qu'elle est "dans les différents moments de la vie" (8), se montrer tout entière à "un homme (...) avec qui rien ne serait perdu" (9), "abandonner sans réserve à (ses) regards les pensées de (son) esprit, les mouvements de (son) coeur" (10). Pas de remplissage, de nouvelles "littéraires ou politiques, de pensées de parade". Elle ne veut parler que de ce qui lui tient à coeur, de ses certitudes, de ses doutes, des gens de sa famille, puisque ce sont "ceux avec qui (elle) vit, avec qui (elle) pleure" (11). Mais elle plonge dans une vie seconde; ses lettres sont le produit d'un *autre moi* qui est son vrai moi: "rhapsodie de tout ce qui (lui) vient dans l'esprit" (12); "journal du coeur d'une femme vive et sensible" (13); mais journal dépassé, emporté dans l'exaltation d'un échange continu: "feuillet" toujours interrompu, mais tout marqué par la jouissance "du moment présent" (14).

Il suffit "d'un air, d'un livre, d'un ton, d'un rien" (15): en suivant obstinément son "humeur" (16), en donnant à "lire", comme "dans [ses] yeux, chacune de [ses] sensations, chacune de [ses] idées" (17), Belle s'invente dans sa "vivacité" et sa "délicatesse", sa frémissante sensibilité. Ses plus belles phrases sont des sismographes, des têtes chercheuses, emportées et subtiles. Mais, selon son génie, elle ne s'enferme pas dans une stérile contemplation d'elle-même. "Tous les instants sont quelque chose, dans la nature tout vit tout intéresse" (18); "un rien" encore, et le monde se transfigure: la petite souris à laquelle Belle parle "derrière la tapisserie", le chat qui "file sur [ses] genoux", le laquais qui lui apporte une rose, rachetant par ce geste "vingt négligence" (19).

Comment aller au-delà? Au portrait par petites touches va se substituer un portrait en action; au narcissisme, d'autres états prestigieux, héroïsme, passion, imperceptible désenchantement. La relation avec d'Hermenches est une relation poussée à bout; dans ses avatars elle modifie profondément la relation que Belle entretient avec elle-même, et par là sa situation dans la vie, son aventure, quelque chose de son style.



Officiers vaudois au service de France, durant la campagne de Corse, *de-bout à gauche*, David Constant d'Herminches, *maréchal de camp, oncle de Benjamin Constant*; *boiserie peinte de Dalberg, 1757, au château d'Herminches, puis au château de Mézery.*

Tout recommence en juillet 1764 avec le grand projet de Constant d'Herminches un projet hardi et sans doute assez trouble: marier Belle à son ami Bellegarde pour former un "trio de parfaite intimité" (20). La jeune fille va agir à peu près seule. Tout se passe comme s'il lui fallait conquérir le droit d'aimer en montrant une bonne fois *qui* elle est à son Mentor et à ses parents. Dans la grande lettre qu'elle leur fait envoyer pour demander sa main. Dans la relation de la lutte amicale qu'elle a menée auprès d'eux, jour après jour, avec ses scènes, ses moments intenses. "Enfin après deux heures de discours et de pas précipités autour de ce jardin que mon père avait plusieurs fois essayé de quitter, il me dit: Nous en savons à présent tout autant, peut-être plus qu'il ne faut. Nous rejoignons ma mère qui buvait le thé devant la maison. J'avais chaud, le coeur me battait, je cours me déshabiller, je revins" (21). Premier roman de Belle, et "d'un romanesque qui tient à elle" (22), après *le Noble*, conte voltairien d'une impétueuse enfant.

Le 16 août la jeune fille peut écrire: "L'histoire est complète et finie, vous avez vu mon coeur dans tous les moments". Alors elle va se retourner vers d'Herminches pour l'affronter en tant que libertin. Elle provoque ses confidences et reprend délibérément certains de ses thèmes pour en tirer des variations selon elle [le charlatanisme du libertin; le jeu cruel du chien et du levraut; l'opposition de deux figures: la jeune fille vierge et martyre, le séducteur martyr et héros]. Leur correspondance devient une joute réglée; mais d'Herminches *tient*, là où Boswell ou Pallandt n'ont pas tenu. Libertin généreux, il rend magnifiquement tout ce qu'il peut rendre. Elle lui arrache sa vérité.

L'ami va quitter la Hollande. Comme par compensation, la jeune fille se laisse gagner par un nouveau rôle: elle se fait tentatrice; et

ce soin la prend tout entière, jusqu'à lui inspirer, *sotto voce*, d'admirables élans de passion. "D'Herminches croyez-moi, qu'un homme et une femme un peu sensibles ne se fient jamais à l'amitié, elle est bien différente de l'amour, elle ne va pas chercher avec le même transport une ombre, le vestige de quelques pas empreints sur le sable" (23). Le plus extrême aveu dans la nostalgie, le regret, l'ombre portée de la passion... Car ce qui nous frappe le plus, c'est l'extraordinaire lucidité que Belle de Zuylen n'a cessé de garder, jusque dans cette "correspondance de feu" (24), une lucidité qui va bientôt lui imposer de nouveaux accents, absolument à elle.

De l'automne de 1764 à l'automne de 1766 la jeune fille sent se défaire son destin. Très lentement, de lettre en lettre, se dessine une grande courbe, inexorable. En octobre 1764 Belle est tentée d'interroger le sort. Elle le fait en phrases toutes simples, toutes fraîches: "Si je croyais à la destinée, je lui demanderais instamment son livre, j'y chercherais vite mon feuillet, serai-je à Bellegarde? m'aimera-t-il beaucoup, de tout son coeur? Et serez-vous toujours mon ami?" (25). En février 1765 sa solitude s'est approfondie. La sensation de vivre dans un monde désaffecté finit par laisser place en elle à une sorte de dernière certitude quand elle laisse affleurer, ou jaillir, *sa parole intérieure*, une parole d'espoir et de mélancolie, déchirante, impondérable: "Je me porte à merveille; j'engraisse, je dors (...) je joue du clavecin, je m'ennuie à la mécanique et pourtant je l'apprends (...), je prends la peine de me parer quoique je ne veuille plaire à personne, je suis fort polie, je fais beaucoup de révérences et dans mon coeur je dis adieu: Adieu, c'est le dernier hiver" (26).

Au-delà, dans la déception sans nom que représente pour elle Bellegarde, médiocre soupirant, l'indifférence de Bellegarde, ce sera l'impression d'être bien près de se sentir frustrée d'elle-même; l'immense lassitude, l'impossible résignation: "Mon âme est une petite boule pendue à une longue corde qui au moindre choc fait un mouvement prodigieux et va se heurter au plancher tantôt d'un côté tantôt d'un autre" (27). Et puis, la reprise de soi... Un an plus tard, il ne lui restera qu'un vague étonnement, qu'elle rend pourtant avec un ton quasi pascalien, la sensation de sortir d'un rêve: "A présent que les longueurs, vos avis, un intervalle d'absence et de silence ont attiédi cette imagination, je regarde autour de moi et je ne sais presque plus ce que j'ai désiré, et je me souviens de ce que j'ai écrit qu'avec surprise, et je rougis et je me crois folle et ce chapitre de ma récapitulation est terrible" (28).

Tout au cours de cette plongée on a reconnu la voix unique d'Isabelle de Charrière, cette voix qui parfois semble aller jusqu'à l'atonie et qui jamais n'est une voix blanche, la voix nue des lettres de Marianne de la Prise et des *Lettres écrites de Lausanne*. C'est cette même voix qui continuera de porter et d'imprégner certaines des phrases les plus extraordinaires de la correspondance, telles phrases de janvier 1798 sur le souffle du vent sans merci, de décembre 1794 sur le monde contemplé à la lueur d'une petite bougie. C'est elle encore qui anime le cycle des toutes dernières lettres, poignant mouvement de *résorption*: en toute conscience, envers et contre tout son entourage, Isabelle de Charrière sait et dit qu'elle va mourir.

Il n'y a qu'un amour comme il n'y a qu'une façon d'être vrai: d'une certaine façon, la relation de Belle avec Constant d'Herminches est restée le modèle de toutes les relations qu'elle a pleinement vécues. Elle écrivait à Henriette L'Hardy le 18 décembre 1791: "J'ai souvent la passion indiscreète peut-être que d'honnêtes gens s'entendent et se voient l'un l'autre jusqu'au fond du coeur". Ses lettres de la cinquantaine suffiraient à le prouver. Suite d'instantanés pleinement vécus, chaque fois l'amitié qui la lie avec telle ou telle de ses jeunes amies, Caroline de Chambrier, Henriette L'Hardy ou

Isabelle de Gélieu est une aventure où elle s'engage toute, une passion dont on peut suivre l'histoire de lettre. Ici encore la vie de tous les jours, le train-train du Pontet, se double d'une autre vie, plus intense et plus exigeante. "Ne pouvant dormir cette nuit et pensant à vous, Mademoiselle..." (29) Dans son impatience l'écriture presse, elle entretient et redouble le feu sacré. Au thème essentiel du *papier* précieux se substitue un thème équivalent: celui de la *plume* agile et vagabonde qui entraîne l'écrivain, cette plume qui devrait savoir "faire sourire [sa] pensée" (30), qu'elle s'amuse à suivre dans le labyrinthe au lieu de l'en retirer" et qui parcourt "d'étranges sentiers" (31).

Ce n'est certainement pas par hasard qu'écrivant par exemple à Henriette L'Hardy, Isabelle de Charrière en vient à soulever les problèmes de métaphysique qui l'ont préoccupée depuis son adolescence (32). C'est qu'en vivant en imagination auprès d'Henriette elle ne cesse pas d'être à la recherche d'elle-même, de la vérité de sa vie. Il est moins étonnant encore que ses lettres soient semées de notations intimes. Souvenirs, insignifiants et précieux: elle a "ri et pleuré" en lisant *Wilhelmine Arend*, lors de son séjour à Paris, comme le coiffeur lui apportait "pour des papillotes" *le Roman comique* "par lambeaux", elle s'était mise à en lire "avec transport" l'épisode sérieux (33); tout enfant, à peu près rien ne l'avait surprise "à Versailles ni à Paris", et à Londres, "que des brebis à cornes" (34)... Confidences rapides - sur sa "précipitation" (35), son intempestive "vivacité", cette impétuosité de réactions qui la faisait ressembler à la plus fragile de ses héroïnes, la pauvre *Mistriss Henley*, ou bien, comme elle le dit avec un humour assez cru, à un enfant brisetout: "un enfant brusque et rude à qui l'on donnerait pour s'amuser de petites quilles d'ivoire, un chariot traîné par des puces, un jeu de cartes renfermé dans une noix" (36)...

Bien au-delà, les grandioses échappées que finit par lui arracher, passion actuelle, l'exercice de l'écriture; mais toujours avec la voix presque blanche, le ton étrangement "uni" qui lui appartient. Sa situation de solitude au moment où *Caroline* vient de sa marier (37): "Je vis (...) entièrement sur mon propre fond (...). Point d'ennui au moins, ni de douleurs ni d'indignation ni d'impatience. Je vis comme à tout prendre il me convient mieux de vivre, et ne tenant à la vie que par des fils d'araignée" (38). Au terme, non pas d'une réflexion politique, mais d'une plongée dans ses souvenirs, ces mots de jugement dernier: "On voit que cette noblesse française n'est que vent, qu'elle n'est rien, qu'elle a passé, et que l'oubli a déjà commencé pour elle" [2 février 1792].

Seulement, toute l'activité d'Isabelle de Charrière est tournée vers l'épanouissement des êtres qu'elle aime. Elle aime leur "cœur" et leur genre d'esprit", elle les aime corps et âme, dans leur singularité. C'est ainsi que la suite de ses lettres nous fait apparaître, au moral et au physique, *Caroline de Chambrier* ou *Henriette L'Hardy*. Avec *Caroline* Isabelle se donne "le plaisir d'admirer une âme toute blanche avec un esprit qui n'eût rien de lent ni d'étroit" (39): la sereine *Caroline*, la "belle", l'"aimable fille", "petite hypocrite" (40), "petite paresseuse" (41) - mais un peu de paresse, dit Isabelle, c'est "le plus joli des défauts": "Je l'aime en ce qu'il exclut l'esprit remuant et inquiet" (42)... Bien vite elle découvre sous ces faux airs d'indolence un génie altier. "Belle rôdeuse, bonjour! vraiment je vous aurais enlevée l'autre jour si j'étais un homme. (...) Alors que m'auraient dit les yeux d'aigle" (43). "Telle qu'en elle-même", sous le regard d'Isabelle, *Caroline* restera l'*aigle* (44). - *Henriette*, elle, avec sa "forêt de cheveux", sa "taille haute" et sa "démarche légère" (45), est une grande fille toute simple. "*Candide*" (46), emportée, primesautière, toujours prompte à douter d'elle-même, elle semble apporter dans tous ses gestes et toutes ses démarches une pointe de naïveté charmante. Elle aussi, Isabelle la devine. Avec son âme secrète - inquiétude, "capacité d'ai-

mer" (47) et soif de perfection -, elle n'est encore que l'esquisse de celle qu'elle pourrait devenir, image rêvée des jeunes filles de Molière; plus précisément encore, pour Isabelle elle sera *Lucinde*. "Lucinde, consentez à avoir un petit défaut et donnez-vous le plaisir de vous en corriger" (48).

Ses jeunes amies, *Mme de Charrière* veut les arracher au petit train de coquetterie, d'ennui et de commérage auquel se livrent les femmes avec "leur manège, leur festons, pompons et tout leur menu savoir-faire" (49). D'ailleurs, ces femmes, elles "s'ennuient de ne se voir l'une l'autre occupées que de niaiseries" (50). Il s'agit de se refuser à rester l'esprit "en friche sur rien", d'exercer les "goûts sans lesquels (...) la vie [est] si triste" (51) en se donnant, au moins, "une petite existence à part". La passion qui l'anime ne lui enlève rien de sa lucidité: pour s'en convaincre il suffirait de se rappeler son attitude lorsqu'elle apprend qu'*Henriette* revenant de Prusse avec *Sophie de Dönhoff* a laissé la pauvre *Rosette* faire tout le voyage à l'extérieur de la voiture, sous le vent et la pluie (52). Elle sent très bien d'ailleurs que, comme *Constant d'Hermences* l'avait remarqué, il entre dans ses enthousiasmes un peu d'imaginaire; mais c'est par là justement que sa passion des êtres a un pouvoir créateur.

Dans cet exercice de tous les instants *Mme de Charrière* est aux antipodes du scepticisme distingué où on l'a trop souvent enfermée. Elle ne fait pas seulement confiance aux ressources de l'éducation, mais au dynamisme des jeunes êtres, à leur capacité de dépassement, aux vertus formatrices des grandes épreuves de la vie. En interprétant le visage de *Sophie de Dönhoff*, épouse morganatique du roi de Prusse, elle avait décelé en elle "je ne sais quoi d'un joli enfant, d'un joli polisson" (53); après sa disgrâce, elle estime qu'elle apprendra à connaître la vie, les hommes, son propre cœur et s'élèvera au-dessus de son rôle de jolie femme (54). Et pour sa chère *Henriette Monachon*, sa femme de chambre - qu'elle aimait précisément parce qu'elle savait fort bien lui tenir tête -, *Henriette* mise au ban de la "bonne société" pour avoir accouché d'un "gros garçon" "illégitime": "Elle aura fait un saut de l'inquiète jeunesse à la sage maturité. Homme, enfant; coquetterie, plaisir, regrets; honneur et honte elle sait ce que c'est que tout cela et ne sera ni une curieuse, triste prude fille, ni une plate soucieuse malheureuse femme" (55).

Par là *Mme de Charrière* dépasse de très haut la simple vocation pédagogique qu'on lui a souvent reconnue. Le charme d'*Henriette L'Hardy*, c'était sa simplicité. "Un rien", "moins de rien" lui suffit... A propos de ses atours de dame d'honneur à la Cour de Prusse: "Quant à votre habillement, il est fait en moins de rien" (56). - Et son "air"? "Vous n'avez rien de pincé ni d'affecté ni de guindé; rien du tout" (57). Les conseils si précis et souvent si subtils, qu'*Isabelle de Charrière* lui dispense ne visent finalement qu'à faire valoir cette merveilleuse disposition: "Vous êtes d'autant plus obligée à une simplicité générale, constante, entière" (58). - "En tout cas, mademoiselle, qui sait si votre cerveau n'est pas un vaste théâtre où des milliers d'idées pourraient se joindre, se diviser, faire des pas de rigodon, de menuet, de bourrée avec plus d'aisance que nulle part ailleurs?" (59)

Laisser courir aux êtres leurs chances et leurs risques, chercher à leur faire rendre tout ce qu'ils peuvent rendre: c'est un des secrets de la vie et de l'écriture d'Isabelle de Charrière, secret de sagesse, secret de passion, hardi et tendre. Dans le cas d'*Henriette L'Hardy* sa récompense et la nôtre, ce sera, deux ans après, l'extraordinaire fraîcheur des lettres où la jeune fille raconte son voyage d'Allemagne. "Quand j'ai rencontré ce qui peut s'appeler une physionomie, j'ai toujours eu la passion de la faire parler" (60).

Michel Gilot  
(notes, voir page 12)

NOTES

1. 25 février 1764
2. 19 juin 1764
3. 22 mars 1760
4. 27 juillet 1764
5. 1er août 1764
6. 16 août 1764
7. 29 décembre 1762
8. 26 février 1764
9. 9 septembre 1762
10. 23 août 1764
11. 13 septembre 1764
12. 29 novembre 1762
13. Lettre à Boswell, du 18 juin 1764
14. 26 février 1764
15. 25 juillet 1764
16. 23 août 1764
17. 8 septembre 1764
18. 26 août 1764
19. 8 juin 1764
20. Lettre de Constant d'Hermences du 7 août 1764
21. 11 août 1764
22. 12 août
23. 26 décembre 1764
24. 18 septembre 1764
25. 17 octobre 1764
26. 14 février 1765
27. 21 août 1765
28. 25 septembre 1766
29. A. Henriette L'Hardy, août 1791. - A. Caroline de Charrière, Isabelle écrit souvent de son lit.
30. 1er décembre 1791
31. Entre le 8 et le 12 juillet 1792
32. Voir particulièrement les lettres du 22 octobre, 26 et 27 octobre et 13 novembre 1792.
33. 2 février 1792
34. 15 septembre 1791
35. "M. de Ch. me disait un jour que rien était mieux que d'avoir été offensé par moi qu'alors je servais avec une vivacité extrême. Il me semble qu'en cela nous nous ressemblons. Puissiez-vous vous être moins tardive que moi à profiter de l'expérience pour juger et agir sans précipitation" (A. H. L'Hardy, 18 décembre 1791).
36. 17 juillet 1792
37. Cinq semaines avant le mariage de Caroline, Isabelle de Charrière lui écrivait: "Il y a un an que vous n'étiez pas si silencieuse; ce n'est rien qu'un peu de silence mais quelquefois à se taire longtemps on perd l'habitude de parler" (15 février 1791).
38. 25 mai 1791
39. 16 février 1790
40. 4 janvier 1791
42. *Ibidem*
43. 24 mai 1790
44. Lettres du 4 janvier, du 25 mai 1791, etc.
45. 18 décembre 1791
46. 1er décembre 1791
47. 5 avril 1792
48. Entre le 8 et le 12 juillet 1792
49. 15 mars 1790
50. août 1791
51. 15 septembre 1791
52. Voir la lettre du 17 juin 1792 et les suivantes.
53. 17 juin 1792
54. 23 ou 30 juin 1792
55. 3 avril 1792
56. 18 décembre 1791
57. 17 juillet 1792
58. *Ibidem*
59. Entre le 8 et le 12 juillet 1792.
60. 27 juillet 1764.

Oud-Utrecht met artikelen betreffende Belle de Zuylen, en zond ons ook de reeds zeldzame catalogus van de *Exposition Belle de Zuylen et son époque*. Inst. Néerlandais Paris - Rijksmuseum Amsterdam 1961. In verband hiermee noemen we gelijktijdig enkele tentoonstellingsaffiches te Neuchâtel 1961, 1979 en van de tentoonstelling op Slot Zuylen in 1974, allen te zien op onze najaars-expositie, 22 October. Een ons toegezonden nummer van PLUG, maandelijks informatieblad van het Cultureel Jongeren Paspoort voor de Provincie Noord-Holland, wijdt enkele regels aan Belle, haar persoonlijkheid zoals zij in onze tijd wel en niet wordt ervaren. Tenslotte een vorstelijk geschenk dat wij zojuist mochten ontvangen van Monsieur J.-D. Candaux in de vorm van een exemplaar van: *PORTRAITS NEUCHATELOIS*. Choisis par Maurice Boy de la Tour et Paul de Pury. Notices de Philippe Godet. Bale 1920. 50 platen van prominenten uit de regio Neuchâtel, vanaf ± 1600 tot 1890, waaronder vele bekende families waarmee ook M. et Mme de Charrière vriendschappelijke contacten hadden. Dank, heel veel dank aan al diegenen die onze Bibliotheek en Documentatie hebben willen verrijken, en daarmee de belangstelling voor Belle de Zuylen - Isabelle de Charrière.

LA CORRESPONDANCE AVEC ISABELLE DE GÉLIEU À LA BIBLIOTHÈQUE DE NEUCHÂTEL

La Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, devenue l'année dernière Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, vient d'acquérir, grâce au concours efficace et généreux des Amis suisses et hollandais de Belle de Charrière, un important lot de 116 lettres faisant partie de la correspondance échangée entre Isabelle de Charrière et la jeune Isabelle de Gélieu. Philippe Godet n'avait pas réussi à retrouver cette correspondance et, à vrai dire, on ignore encore quelle a été exactement sa destinée au cours du XIXème siècle. Il semble qu'après la mort de Belle, Isabelle de Gélieu, devenue l'épouse du pasteur Charles-Ferdinand Morel à Corgémont (Jura bernois), ait réussi à récupérer les lettres qu'elle avait écrites à Isabelle de Charrière - ce qui peut s'expliquer d'autant mieux que ces lettres traitaient souvent de sujets fort intimes. Cependant, au lieu de rester incorporées aux Archives Morel (toujours conservées à Corgémont), les lettres échangées entre les deux Isabelle ont été partagées en plusieurs lots. Les Morel-de Gélieu avaient trois enfants et il se pourrait que chacun des enfants en ait reçu un. Quoi qu'il en soit, l'un de ces lots, acquis ensuite par l'historien jurassien Xavier Kohler (1823-1891) a été légué par lui avec ses papiers aux Archives de l'ancien évêché de Bâle, à Porrentruy (Jura), où nous l'avons découvert en 1979. Un autre lot était parvenu à la suite d'un troc entre les mains de M. René Bassin-Rossé, à Court (Jura bernois), et c'est ce lot qui vient d'entrer à la Bibliothèque de Neuchâtel. M. Bassin-Rossé avait communiqué en 1968 à Dorette Berthoud les lettres qu'il possédait et cette historienne neuchâteloise en avait publié quelques fragments trois ans plus tard dans les "Actes de la Société jurassienne d'émulation". A l'exception de ces quelques fragments, l'ensemble de la correspondance Isabelle de Charrière - Isabelle de Gélieu était resté entièrement inédit et sa publication intégrale dans le tome VI des *Oeuvres complètes* de Belle de Charrière sera donc à certain égards une révélation. Peut-être un troisième lot surgira-t-il un jour d'une caisse d'archives inexplorée! En attendant, il faut féliciter la Bibliothèque de Neuchâtel d'avoir réussi à acquérir cet ensemble qui complète si bien ses collections charriéristes et qui a permis déjà à M. Jacques Rychner et à Mme Maryse Schmidt-Surdez d'organiser une très suggestive exposition dans le grand escalier de la Bibliothèque de Neuchâtel.

J.-D. Candaux

# Nieuwe aanwinsten 1982 - 1983

Het is een vreugde deze rubriek weer te kunnen openen met een nieuw verschenen deel in de *Oeuvres Complètes*: deel 4 van de *Correspondance* en ook in de totale serie. Dit deel omvat de periode Avril 1793-Décembre 1794. Texte établi et annoté par J.-D. Candaux, S. et P. Dubois. avec la collaboration de C.P. Courtney et Michel Gilot. 1982. (925 p.). Het was de bedoeling geweest dit deel te presenteren ter gelegenheid van onze 8e jaarlijkse bijeenkomst op Slot Zuilen in October 1982. Geert van Oorschot verscheen wél, helaas niet met deel 4, maar met de mededeling dat technische moeilijkheden gerezen waren betreffende de kleur van de finnen band die tot tweemaal toe niet in overeenstemming was met de voorafgaande delen. U ziet met wat voor vertragende problemen uitgevers te maken kunnen hebben. Nog 2 delen staan ons nu te wachten; te bedenken dat de uitgave in 1974 begonnen werd, waarlijk geen slecht resultaat en getuigend van doorzettingsvermogen en hard werken door de redactie, uitgever, drukker etc.

Onze aankopen bestonden dit jaar uit: *Mistress Henley*. Préface par André Ménétrat. Burins de Michel Béret. Utrecht 1952. Een bibliofiele uitgave van de Société "de Roos"; B. Constant. *Journal intime précédé du Cahier Rouge et de Adolphe*. Intr. et notes par Jean Mistier. Monaco 1946; Eve Gonin. *Le point de vue d'Ellenore. Une réécriture d'Adolphe*. Préface de Judith Robinson. Paris 1981. Een verhandeling in tegengestelde richting. Wederom ontvingen wij een dissertatie geschreven voor de Fac. Lett. Wijsbeg. aan de Vrije Universiteit te Brussel, door Brigitte van Herreweghe: *Belle de Zuylen - Isabelle de Charrière. Oeuvre dramatique (1764-1801)*, Brussel 1981-1982.

Van de hand van Mevr. Dr. Lacy-Bruyn ontvingen wij enkele recensies in Amerikaanse Academische tijdschriften, over de *Oeuvres Complètes*, de dissertatie van Mme Deguise, als ook een korte verhandeling over *Mme de Charrière and the Constant family*. De Heer Zonneville verblijdde ons met verschillende afleveringen

# Madame de Charrière and England

Summary of the lecture given at Slot Zuylen October 23rd 1982

"Madame de Charrière and England" is a large topic which I cannot pretend to exhaust in so short a time. I shall follow her footsteps in London and 1767 England, discuss her impressions as well as we know them from her hitherto published letters, and try to analyze how they have influenced her novels. I shall also mention how she was able to pursue her interest in English life and letters, and last, I shall attempt to analyze what attracted her to the English books she read.

Belle-de Zuylen had known James Boswell as a friend, confidant, a man she might have married, and formed from him and from persons she met in London, some opinion of what life in Edinburgh or the Scottish countryside could be like.

Belle had very good English friends in Holland, the Eliots, whom she admired for their solid virtues, their courtesy and an innate sense of freedom that the English seemed to possess. She left for England in January 1767, ready to love everything, and stayed until May of that same year.

She wrote that she had seen as much of England "as a woman can see in winter". Needless to say, the London she knew was geographically limited: London was not unlike the towns of Holland, in that houses were narrow, shoulder to shoulder, often with two rooms to a floor and a garden in the back, and they were built of brick. The city was incredibly dirty. Streets were so muddy that in the spring they became deep, slimy quagmires. You had to keep the windows of your carriage raised high to avoid being splashed. There were, for that reason, a large number of cleaning establishments which cleaned clothes. The smog was frequent, caused by the soft coal used in cooking, but also in the various manufacturing activities of the city located on the banks of the Thames: glass, pottery, weaponry, cleaning and dyeing. A French traveller, Grosley, reported that on an April day, a thick blanket of fog covered the city; you could not see four feet away, yet there were many people strolling leisurely.

Pewter beer tankards were thrown at the foot of houses to be picked up by young tavern attendants. The most elegant shops were located in courtyards or in lanes where one felt protected from splashing carriages.

Isabelle lived on Curzon Street which still boasts some elegant old houses. She went sightseeing, like all the visitors of the period, went to Windsor, strolled in the numerous beautiful London parks, saw Greenwich which had one of the most impressive views of the Thames and the London skyline; Richmond Park, one of the best known sites and Kew Gardens where England was rivaling France for leadership in botanical discovery. Kew Gardens contained classical and Moorish temples, a Chinese pagoda 163 feet high which was the tallest in Europe. There was a bridge in ruins. The taste for ruins was very much developed in England, and Belle had ambivalent feelings about these Greek, Roman, Gothic contemporary structures. She marvels at the clever imitations, but is at a loss to say if she admires them or not. Kew Gardens had a Gothic chapel and a Gothic drawing room which, according to Grosley, seemed to date from the 12th or 13th centuries. She seemed to have visited Pope's Villa in Twickenham. It had a Greek temple, an obelisk and a grotto.

She visited a glittering drawing room in Soho and a famous ballroom. She also went to Vauxhall and Ranelagh which were so often represented in 18th century prints and have been described by foreign visitors like wonders of the world. Vauxhall had large gardens where orchestras played and refreshments were served in Chinese kiosks. One could stroll and look at Hogarth's and Hayman's pictures. Entire families went there, many women. There were later complaints about whores. Ranelagh, where Horace Walpole went every night and which, he said, had replaced Vauxhall, was perhaps more refined. There was an enormous rotunda which held 500 to 600 people, with a hearth in the center to heat hot drinks, enormous chandeliers, an outdoor amphitheatre where all night long one could hear symphonies, alternating with dance music or songs. The three floors were divided into discreet booths where one could see without being seen. The royal family, the aristocracy and the middle class enjoyed strolling there.

Londoners were avid theatre goers, and it is assumed that in the 1760s, the average attendance was 22,000 people weekly. Belle went to the theatre, admired Garrick on the stage although she never met him socially. She probably attended a performance of *King Lear*, and/or at any rate of Shakespeare. Like many non-English born, and like the French raised on Corneille and Racine, she had reservations about the author, whom she admired while deploring the absence of rules. What shocked the French theatre lovers even more than the absence of rules, was the wickedness and the brutality of some scenes, kings going mad, the stage littered with corpses; yet they were moved by poignant scenes too. This reaction against this "génie barbare" as Voltaire called Shakespeare, lasted until the early Romanticism and he was until then not well understood or appreciated.

The English stage has perhaps influenced her choice of names for some of the characters of her plays, names which depict their qualities, their defects, their professions. Tale-telling names were common in the English theatre. That she knew the English theatre well is also apparent in her intention to translate Otway's *Venice Preserved*.

Isabelle spent much of her London days doing the fashionable things or waiting for them to happen. She was presented at Court, met many members of the aristocracy. At one point she wrote that she would see Lord Chesterfield. He had one of the largest collection of paintings in England: Rubens, Raphael, Carraccio, Veronese. We know that she dined with Hume, had lunch with some of the great London merchants, that she attended the opening of Parliament, was present when a dispute arose between Lord Temple and the Earl of Chatham, the elder Pitt, about the export of wheat in the present state of scarcity. She was indignant at having been made to leave before the session was over, by a hungry companion who wanted to go home. Chatham had the reputation of being a great orator - Grosley called him "le Démosthène de l'Angleterre", and Belle had to miss two of his speeches about topics which interested her.

In London, the aristocracy spent much of their time in gambling, going to balls (there was much dancing in all classes of society), to the Opera, and Isabelle went out a great deal, to subscription balls as well. She records an embarrassing moment when, coming out of the Opera, she was left on the stairs unattended, with no carriage or chaise in sight, no one to help her, surrounded by the complete indifference of people. She noted the lack of manners of high born women who do not think it necessary to thank a man for a seat offered, or some other gracious gesture. Curiously enough, the same remark had been made by Bêat de Muralt, M. de Charrière's grandfather.

Isabelle also remarks on the dissolute character of much of this aristocracy, the ill-assorted marriages made for reasons of money or prestige, the prevalence of separations between spouses: and the open adulteries. She comments on the indiscreet remarks made by a high-born lady who boasted of the resemblance of her daughter to her lover. She also notices the cold reserve of some women, to which men were used, and remarks that as soon as a woman seems a little gayer, men make coarse advances.

She was too well-bred to mention the numerous London prostitutes who roamed the city, girls newly arrived from the country who were put in houses.

What she had seen of this society would find its way into her novels, as well as another picture of it, that of the country gentry. The pleasures of outdoor life, angling, hunting, shooting, horse-racing were the frequent pastimes of the landed gentry.

The highest aristocracy spent much time improving its lands with the most modern methods. At the same time many spent fortunes to change vistas and to create what we have come to refer to as the English garden, and a very elaborate one it could sometimes be.

Isabelle spent some time at the estate of her cousins Bentinck, (see picture) and admired, not without affectionate irony, their efforts to improve their land or landscape, which she, herself, found rather ugly.

With the arrival of Spring, she grew fonder and even enthusiastic of the English countryside.

She wrote twice that she could visualize herself living on the banks of the Thames surrounded with books. The English countryside which she sometimes uses as background was definitely something to be admired, but Belle seems to have been disappointed at some of the people she had met, the coldness or indifference shown her after she no longer was an object of curiosity. She had at first created a stir of interest and made some conquests. She playfully mentions that the famous Dr. Pringle, Court physician, talked about her all the time to the Queen. But we know, because we read it elsewhere, in one of Boswell's letters, that he distrusted her wit and found her as a "bel esprit" unsuitable for Boswell. She had also perhaps expected to find a suitor in London, but none came forward.

Such as it was, upon leaving England, she was not as enthusiastic as she had been before her arrival.

She wrote to Constand d'Hermenches that there were many things she had not seen because the English are less talkative, show their feelings less than other people, and it takes therefore more time to get to know them. She remarked, as Bêat de Muralt also had, that since, unlike other nationals they are not enslaved by customs (or by conventional habits), there exists a great variety among them: climate, government, public amusements may have a universal influence on them, but not custom which is less generally observed and absolute.

Her impressions were of a mixed kind and this will also explain why there is no set pattern in the characters of her "English" novels, where we find both some husbands who seem cold and indifferent and others who are being mistreated by their wives, women who are hussies, or haughty, scatterbrained, indifferent, impossible, and others who are virtuous and suffering.

Before we discuss the Englishness of some of her works, we must recall that many so-called "English" novels were written in France after Richardson's *Clarissa Harlowe* which had been the inspiration of so many writers. Writing an "English" novel was a manifestation of the anglomania which ran through 18th century literature.

In the *Lettres de Mistriss Henley*, putting all the autobiographical elements aside, we have a "femme sensible" who is unhappy in a marriage to a calm, quiet, commonsensical husband, who is the typical English gentleman as he was often described. Although she married him willingly, they have little in common. A reasonable man, he is neither jealous, nor passionate; he knows little insight into his wife's heart, and yet he is a good man, even a superior one at times. Offered a seat in Parliament and a high post at Court with the possibility of acquiring a title, he refuses the offer, because although he now approves the official policy of the government, he may not always do so. He thinks it more important for him to do all he can for his estate, his neighbors and his friends.

The young English lord who falls in love with Cécile in the *Lettres écrites de Lausanne*, is the well observed young Englishman travelling with his tutor on the Continent.

Belle must have seen many like him during her stays in Geneva, Lausanne and Neuchâtel. When Cécile's mother refuses to rent rooms to the two men, she deprives herself of an income. The rental of rooms or of a house to foreigners, mainly Englishmen, was a moneymaking arrangement which many of the best Lausanne families enjoyed.

The mother writes to her cousin that some of the young Englishmen "font tourner la tête à nos jeunes filles". The tutor, whom we know as a relative of the young lord, is often sad, and the story of Caliste will reveal why. He belongs, however, to the type of the melancholic Englishman who is based on real facts. Belle commented on "spleenatic" Englishmen in London.

Much is said about Cécile's learning to speak the language of the young lord. She is soon able to read Robertson's *History of Scotland*. The presence of travellers from Britain is pervasive throughout the book: the English community goes on a picnic; the dying black servant attended by Cécile had been attached to an English family who had taken him from Jamaica to England and then on to Lausanne. There are not the clichés usually found in novels, but facts based on some sort of reality.

Caliste is, of course, a much more English novel in its setting and its picture of society: Oxford, regimental troops going to fight in the American war, the death of Edward's brother. Bath where Edward meets Caliste.

The young woman is a type which can be found in the English novels of the period. Caliste is a "déclassé"; she is the first to acknowledge it: "... connue et avilie je ne puis devenir ni votre égale, ni votre servante". What is remarkable, is that she considers herself unworthy of Edward. This is a very English theme: a young woman's fall is brought about by special circumstances and her conduct has since been faultless. Women writers like to depict seduced young women of good background in many a novel after 1760. In several cases these refuse marriage because they are conscious of their guilt. Caliste believes at first that she is unworthy of Edward, but little by little is mistakenly led to hope that their love will triumph and that her past can be forgotten.

Women led astray but virtuous seem to be favorite characters of female English novelists, while bolder male authors create the type of the pure at heart prostitute (a theme which will enjoy a brilliant career in 19th-century European literature)

Can one suggest that the woman of pleasure in English novels seems to possess a greater sense of sin than her French counterpart? Could this be due to her Protestant upbringing and the reading of the Bible?

Caliste belongs to the class of the English artist well tutored in the arts, who has been to Paris and to Italy, is an excellent musician and draws like an angel.

Caliste has also impeccable taste, is refined; she is also modest, unlike the Corinne of Mme de Staël who is endowed herself with so many gifts. Our heroine leads an impeccable life. The letter to Edward's father is a model of intelligence and respect, but an English father cannot be swayed. One can even wonder if all the artistic and intellectual qualities that Caliste possesses are perhaps a handicap in the eyes of an English father, just as Belle de Zuylen's wit, intelligence and talent for writing had been in the eyes of Boswell, his father and Dr. Pringle .... After Caliste's marriage to another man, Edward marries a young widow with the approval of his father and the marriage is a disaster, not only because he still loves Caliste, but because his wife, feeling neglected, accepts the compliments of other young men and favors one of them. The fault lies in binding together two ill-assorted persons, and the situation is one that Belle had observed so often, as we have seen, during her stay in London.

The chance encounter of Edward and Caliste takes place in a London theatre where both have drifted in. The play is Rowe's *Fair Penitent*, which happens to be the only play in which Caliste ever acted, and where she proved to be such a consummate actress. The importance of this play cannot be overlooked: it adds a play within the novel dimension and another one as well: the *Fair Penitent's* name is also Calista and Mme de Charrière's heroine was named after her. She also was seduced, and although she kills herself at the end and repents, she has caused the death of her lover and of her father. If the *Fair Penitent* has inspired Richardson, it has also been an inspiration to Mme de Charrière.

Sir Walter Finch also pictures different aspects of English and Scottish life, comparisons between French and English manners, modesty and arrogance, the rich and the not so rich. Children raised in the Scottish countryside, even poor, are much healthier than those raised in London. Of course, Rousseau had said this also. Interestingly and surprisingly, the name of Fanny Hill crops up as the narrator has a child by her. The reference to Cleland's famous book is proof that Belle delighted not only in mixing reality in her own literary production a fictitious well-known English character in her own literary production.

The few pages we have of *Le roman de Charles Cécil* deal again with the aspects of English marriages based on interest or for reasons of posterity. Let us remember the ill-assorted marriages that Belle had observed in England, but were these less frequent in France? In the same novel, *Lady Mary Montaigu* - again a literary reference - has the good English common sense of a lass raised in the country. The bustle and crowd of London, the hurried pace, the harbor and the City, impressions which strike the newly-arrived country lad, give a real feeling of having been there, and although without many details - Mme de Charrière is no realist novelist of the 19th-century - could have been written by a British pen.

The description of Bath, so important in novels and life as "une académie d'usage du monde shows good observation, and the return to the large country house another keen one on the relationship of servants and masters and the subtle degrees of familiarity.

We can see from the names she mentions in her correspondence and in her books that she was perfectly at ease with the literature of England and knew it really well, and we can surmise who were her favorite authors. A few years ago, I found a catalogue of English books in one of the folders of miscellaneous papers of Mme de Charrière in Neuchâtel. Although I cannot claim for certain that these were her books, the list is that of a well-read person, very well informed on English literature. It contained many volumes of the plays of the Restoration: Wycherley, Vanbrugh, Farquhar, Dryden, many others, many poets, the works of John Gay, Locke's *On Education*, *Robinson Crusoe*, Sherlock's *Sermons*, Sterne's *Sentimental Journey*, historians and miscellaneous works, but some names are conspicuously missing, Swift, for instance, the contemporary historians whom she read, and Godwin, Elizabeth Inchbald, Fanny Burney. Could this library be a relic from Bât de Muralt? Or the books no one was interested in after her death and which were to be put up for sale?

Two years before her trip to London, she had enthusiastically recommended Adam Smith's *Theory of the Moral Sentiments*. As a young woman, she had liked the *Spectator* which enjoyed a posthumous vogue for a long time among the European élite, as witnessed by numerous successive reeditions. To Henriette L'Hardy who was leaving for Germany, she gives a list of books, the *Spectator* among them, "mais en choisissant, et seulement deux ou trois discours de suite.". She had always read historians, she names them in her novels: Robertson read by Constance and Emilie in *Trois Femmes* and by Cécile, Ferguson; others; in 1791, she struggles through *The Light of Nature Persued*, pagnum opus of the philosopher Abraham Tucker, pseudonym Edward Search, 1705-1774, published in 7 volumes, altogether 1765 pages. A heavy metaphysical book. We know of her admiration for Locke who, to her, wrote clearly and with common sense.

In Locke's empiricism, she found a mind like hers which combines pragmatic examples with clear intellectual reasoning, a free spirit who believed in toleration and in the right of religious freedom. The fact that both Newton and Locke had had official positions may have contributed to the admiration Belle felt for the English form of government.

There had always existed a strong affinity between England and the French speaking cantons of Switzerland; intellectual and religious exchanges were frequent and varied.

The cultured men and women of Geneva, Lausanne, Neuchâtel, were very much aware of what was being published in England. *Le Mercure Suisse*, which became *Le Journal Helvétique*, made numerous references to English letters. Various *Feuilles d'Avis* would carry booksellers' advertisements of newly arrived works. In one, one finds a "Liste des ouvrages proposés par les libraires lausannois de 1763 à 1798", among which are the names of Captain Cook, Godwin, Burke. The *Bibliothèque Britannique*



appeared in 1796 and was another useful intermediary, replacing the **Journal Helvétique** which had ceased to exist. As it was, English literary figures were known and their work even imitated in the French speaking part of Switzerland. Mme de Charrière, more than any other, and because of her knowledge of English, did not have to wait for the translation of books and she read most of them in the original. She was completely at ease with British literature. In the fragment of one of her novels called **Miss Mennet**, the heroine had earlier explained why she preferred Hume to Gibbon, and the lighter **Spectator** to the more serious **Rambler**. The **Suite of Trois Femmes** offers an original critique of **Clarissa Harlowe** and of the unavoidable fall of the heroine. Sarcastically, she suggests that **Tom Jones** should be expurgated, after having witnessed the mutilation of her own **Trois Femmes** by the censorship in England and the prudishness of the Duchess of Devonshire whom she might have met in Switzerland.

She refused to bow to the Gothic taste of the day. Before settling down to write **Les ruines de Yedburg**, a title which could indeed confuse the readers, she writes to Dudley Ryder in 1798:

"Ne craignez ou n'espérez pas que ce soient des ruines à Spectres ni même à Hiboux. Je ne donne pas dans le genre de Mrs. Ratcliffe."



*Reinira van Tuyll van Serooskerken, born in Utrecht 24.3.1744, † London 1791. Daughter of Jan Maximiliaan van Tuyll van Serooskerken, married in the Hague with Johan Albert Bentinck (1737-1775). Oil-painting by George Romney ± 1789 (collection of Henri Aldenburg Bentinck 1910, Bovey Tracy near Exeter). Belle stayed during her visit in England at Reinira's house.*

This shows knowledge of the Gothic novel and those of Ann Radcliffe in particular, but no desire to emulate them. Belle always excluded the supernatural and terrifying elements from her works.

She writes, at one point, that she gets frightfully impatient when reading Fanny Burney's **Camilla** or **a Picture of Youth**. She toys with the idea of writing an "anti-Camilla" of which we have one page.

Other contemporary English books created a more lasting impression, to the point where she translated one and could not help mentioning the other in several of her works.

Mme de Charrière and Isabelle de Géliou translated Elizabeth Inchbald's **Nature and Art**, and what had begun as an exercise in English - Mme de Charrière was also an excellent teacher of English, as her lessons reveal - became a strong attachment.

If Belle followed closely the events of the French Revolution, she became discouraged and shocked at its excesses, which is why she turned towards

England and Germany, in spite of having been raised on French literature which she knew so intimately. There was another reason: her dislike for Mme de Staël as a person, and of her style which, like that of many early Romantics, contrasted with the elegant simplicity of the French Classical period of the 17th and early 18th centuries which she adored. No longer finding pleasure in contemporary French literature, she turned to English works of fiction. Mrs. Inchbald interested her. A farmer's daughter, she was a successful although not a great actress, a novelist and a playwright. Her plays, unlike her own, were being performed. Belle knew about the plays on the London stage, she could follow from abroad the careers of Mrs. Siddons and her brother Kemble, and of their friend Elizabeth Inchbald. **A Simply Story** is recommended in Belle's novel **Miss Mennet** as a useful picture of society and compared to the protagonists in her own novel.

To have chosen to translate **Nature and Art** reveals some sort of fascination for the British woman novelist and also for the underlying currents of her book: Does the education for all always bring happiness? Is there not some virtue in ignorance and the blessed original innocence of the Golden Age? Belle, herself handled this topic in the **Ruines de Yedburg**. By choosing to translate **Nature and Art**, she contributed to denounce the uneven administration of justice which offers consideration to the rich and scorn to the poor, in this particular case, of one poor woman whose downfall had been caused years before by the judge who sentences her to the gallows. The book was also a plea for women.

She became fascinated with Godwin's **Caleb Williams**, which, in a way, represents the same scathing indictment of British justice. She wrote to the author, signalling a mistake, and he replied much later, her letter having lost its way. Godwin had written an **Enquiry Concerning Political Justice and Its Influence on General Virtue and Happiness** which Benjamin Constant was later to translate, and he had been persecuted for expressing potentially dangerous ideas and for seeming to appeal to the people, which were considered highly seditious. Godwin's entourage, non-conformist as it was, his simple lower middle class Calvinist background, his relationship with Mary Wollstonecraft, and his powerful imagination must have exerted a strong fascination on Belle. She mentions **Caleb Williams** several times, in the **Suite of Sir Walter Finch** where she writes of a resemblance between the two Miss Melvin, her own and Godwin's. In that very short beginning of a novel **Peter and William**, she does more: she relates the passionate admiration of a few for the book, the hate of others who, without having read it, consider it dangerously subversive. The reform of English prisons interested Belle who, after having depicted society's attitude to **Caleb Williams** in her own **Letters of Peter and William**, mentions John Howard who had visited prisons and tried to reform them. He had written a book: **A State of the Prisons in England and Wales** in 1777. Her short novel points out that while the snobs of society praise Howard, no one feels sufficiently concerned to help promote reform.

It would be a mistake to limit Belle's admiration for Godwin's novel to her book's plea for justice. The extraordinary characters and their relationship, the feeling of anguish and suspense which never leave the reader, must have impressed her deeply.

Few people knew as much about England as did Isabelle de Charrière. She had observed her people, read her books, understanding them far better than many Europeans, incorporating them in her own fiction. Her understanding and first-hand knowledge had also made her capable of creating fiction which felt genuinely English.

She admired many things, public monuments, the prosperity created by the great merchants and the ties trade brought to the country, but understandably, she did not want her compatriots to invest their money in England and would have preferred that their wealth be used to develop their own country.

She had reservations about the system of justice of which the English were so proud and was aware of inequalities. Yet, she had written to Constant d'Hermenches in 1767:

"le peuple y est riche, les ouvrages publics sont admirables, les voyages y sont faciles"

while noticing the number of highway robbers who had been hanged! Mixing admiration and reservation, she had added in the same breath: "les gens n'y sont pas extrêmement sociables, ils sont réservés et selfish."

The love of freedom was ingrained in her. She shared this feeling with many Swiss, and like them, she admired the British parliamentary system. Admiration for England, yes, but not without reservation. With her usual lucidity, she observed, analyzed, recorded, expressing judgments in very human terms. This is why some of her best literary works show an unmistakable indebtedness to England's literature and way of life.

Alix S. Deguisse



# Jaarlijkse herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen

Het bestuur van ons Genootschap nodigt U uit tot het bijwonen van de 9e jaarlijkse bijeenkomst ter herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen-Isabelle de Charrière op

**zaterdag 22 oktober 1983 te 10.30 uur**

op Slot Zuylen, Oud-Zuilen (Gemeente Maarssen), bij Utrecht. Tel. 030-440255.  
De zaal en de tentoonstelling zijn vanaf 10 uur toegankelijk.

Programma:

- 10.30 u. Openingswoord door de heer P. Mahillon, voorzitter van het Genootschap.
- 10.45 u. Michel Chaillou, Maitre-Assistant à Paris-Nord (Paris XIII): "Madame de Charrière à travers ses lettres, une histoire d'amour".
- 11.30 u. Mevrouw A. C. Cosijn-Gouda, Nieuwe aanwinsten en mededelingen.
- 11.35 u. Pauze. Gelegenheid tot bezichtigen tentoonstelling.
- 12.00 u. Pierre H. Dubois: Tussen Scylla en Charybdis: Isabelle de Charrière en haar moraal

Wij hopen op 22 oktober vele bekenden maar ook nieuwe belangstellenden te mogen begroeten. Met het oog op de beschikbare plaatsruimte zien wij Uw opgave voor deelname op ingesloten formulier gaarne tijdig, doch uiterlijk 8 oktober a.s., tegemoet bij mevrouw J.D.M. van der Meer-Hendriks, Kuilenburgerstr. 12, 7221 NG Steenderen (tel. 05755-1534) of bij het secretariaat: Straatweg 17b, 3603 CV Maarssen (tel. 03465-61469), postgiro 465934, tnv mevrouw A.C. Cosijn-Gouda.

Deelnemers die per trein naar het C.S. Utrecht rijden, maken wij erop attent dat het Slot Zuylen ook te bereiken is met bus 120 (gele bus), richting Amsterdam, uitstappen halte Zuilenselaan a.d. Amsterdamse Straatweg, vanwaar het kasteel in ongeveer 10 minuten lopen te bereiken is.

Deelnemers die per auto komen vinden een plattegrond op bijgesloten inlegvel.

## Réunion anniversaire Belle de Zuylen

Le Comité de l'Association Isabelle de Charrière-Belle de Zuylen a l'honneur de vous inviter à sa 9ème réunion qui aura lieu cette année le

**samedi 22 octobre 1983 à 10 h. 30**

au château de Zuylen, Oud-Zuilen (commune de Maarssen) lez Utrecht. Tél. 030-440255  
Ouverture de la salle et de l'exposition des acquisitions nouvelles à 10 h. 00.

Programme:

- 10 h. 30 Accueil des participants par M. Pierre Mahillon, président de l'Association.
- 10 h. 45 Michel Chaillou, Maitre-Assistant à Paris-Nord (Paris XIII): "Madame de Charrière à travers ses lettres, une histoire d'amour".
- 11 h. 30 Mme A. C. Cosijn-Gouda, Communication relative aux dons et achats.
- 11 h. 35 Interruption et visite de l'exposition.
- 12 h. 00 Pierre H. Dubois: Tussen Scylla en Charybdis: Isabelle de Charrière en haar moraal

Questions. Clôture. Lunch.

Nous espérons revoir de nombreux membres et accueil de nouveaux intéressés à cette 9ème séance. Nous vous prions de nous faire connaître votre participation en retournant le formulaire ci-joint le plus rapidement possible et au plus tard avant le 8 octobre prochain à Mme J.D.M. van der Meer-Hendriks, Kuilenburgerstr. 12, 7221 NG Steenderen (tél. 05755-1534), ou bien au secrétariat: Straatweg 17b, 3603 CV Maarssen (tél. 03465-61469), c.c.p. 465934 au nom de Mme. A.C. Cosijn-Gouda.

Nous signalons à l'intention de ceux qui arrivent à la gare d'Utrecht que l'autobus 120 (autobus jaune) pour Amsterdam s'arrête au Zuilenselaan (Amsterdamse Straatweg). Une promenade de 10 minutes mène au château. Pour les participants venant en voiture, voir le plan ci-inclus, la route ayant été modifiée.